

oo
14



LES
PETITS MAITRES,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Par M * * *.

Représentée par les Comédiens Italiens
Ordinaires du Roy.

Le prix est de 24. sols.



A PARIS ;

Chez CAILLEAU Libraire, ruë S. Jacques, au-dessus
de la ruë des Mathurins, à S. André.

M. D. CC. XLVIII.

Avec Approbation & Permission.

LES

PETITS MAITRES

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS

PAR M. ***

Représentée par les Comédiens Français
Ordre du Roy



A PARIS
Chez CARANDE, Libraire, rue St. Jacques au Palais
à la fin de la Cour de la Chapelle, N. 12.

M. D. CC. XXVIII
chez les Libraires & Papiers



A C T E U R S

LE MARQUIS DE M...
LA MARQUISE V...
LA COMTESSE DE M...
LE CHEVALIER DE M...
M. DE M...
M. DE M...
M. DE M...
M. DE M...

LES

PETITS MAÎTRES

COMÉDIE

A C T E U R S.

- LE MARQUIS Petit Maître. *M. Rochard.*
LA MARQUISE Veuve. *Mlle. Silvia.*
LA COMTESSE parente du Marquis *Mlle. Therese.*
LE CHEVALIER autre petit Maître ,
ami du Marquis. *M. Balletti.*
M. BERTRAND Intendant du Marquis. *M. Sticotti.*
M. BONDENIER Usurier. *M. Vincent.*
MERLIN Valet du Marquis , imitant les
Petits Maîtres. *M. De Hesse.*
MARTON Suivante de la Marquise. *Ma. De Hesse.*
UN VALET de la Marquise. *M. O D*

LA SCENE est dans la maison du Marquis.





LES
PETITS MAÎTRES.
COMÉDIE.

ACTE PREMIER,
SCÈNE PREMIÈRE.
LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.



H, c'est vous Chevalier ! si nous étions surpris !

LE CHEVALIER.

Bon, bon, maître & valets tout dort en ce logis :

Notre Marquis sommeille au sein de l'indolence ;
Ou, bercé des regrets de sa mauvaise chance ,
De ses déreglemens se reprochant l'excès ,
Il veille en maudissant un malheureux succès.

A



2 LES PETITS MAISTRES

LA COMTESSE.

Il a perdu, dit-on ?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA COMTESSE.

Quelle conduite !

Il faut que sa famille en soit encore instruite :
C'est par un bon motif, Chevalier, que j'agis.

LE CHEVALIER.

Comtesse, assurément : quoique de ses amis,
Je crois que c'est lui rendre un signalé service,
Et le tirer par-là du bord du précipice :
Il est prêt d'y tomber : il seroit inhumain
De ne lui pas prêter de secourable main ;
Et pour son intérêt, puisqu'il faut qu'on l'en tire :
Il n'est que le moyen de le faire interdire :
Mon amitié pour lui me force à m'y prêter ;
Puisque par ce moyen je dois vous mériter,
L'amour s'y joint encore & redouble mon zele :
Loin que mon action puisse être criminelle,
Epris pour le Marquis d'une lâche pitié,
Je croirois offenser l'amour & l'amitié.

LA COMTESSE.

Quand on a, comme nous, volonté de bien faire,
On doit peu s'arrêter aux discours du vulgaire :
Si cependant nos soins sont mal interprétés

LE CHEVALIER.

Nos projets pour cela ne sont point arrêtés ;
Je colore si bien ce que j'ose entreprendre,
Que je puis défier qu'on y trouve à reprendre :
D'ailleurs près du Marquis j'ai beaucoup de credit :
Vous sçavez qu'à mon gré, je lui tourne l'esprit,
Sa pénétration n'est point du tout profonde ;
Tout son esprit consiste en usage du monde.

LA COMTESSE.

Oui, mais de la Marquise, il faut se défier,

Je crois que par son ordre on veut nous épier :
 Son air franc m'est suspect, & je crains l'étalage
 D'une sincérité qui n'est plus en usage :
 A servir le Marquis je lui vois trop d'ardeur,
 Pour n'y pas soupçonner quelque intérêt de cœur :

LE CHEVALIER.

La façon de penser du Marquis m'est connuë,
 Je puis fort aisément déranger cette vûë,
 Sans jamais avec lui me laisser pénétrer.

LA COMTESSE.

Vos moyens sont ils bons ? Peut-on s'en assurer ?

LE CHEVALIER.

N'en doutez point, Comtesse, & dès ce soir, peut-être ;
 Nous ferons en état de les faire connoître :
 L'Intendant du Marquis est dans nos intérêts :
 Il prétend aujourd'hui, sans éclat & sans frais,
 Mener son maître au point où l'on veut le réduire.

LA COMTESSE.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Il n'a pas eu le tems de m'en instruire :

LA COMTESSE.

Il ne se pique point d'exacte probité,

LE CHEVALIER.

Je le sçais.

LA COMTESSE.

Et j'ai peur. . . .

LE CHEVALIER.

Comtesse, en vérité ;

Cette peur fait outrage à ma délicatesse ;
 Croyez-vous que j'accepte un projet qui la blesse ?
 On me verroit bientôt le blâmer hautement :
 Il faut dans cette vie avoir du sentiment ;
 & j'en ai toujours fait mon principal système.

LA COMTESSE.

C'est le mien, Chevalier, je pense tout de même :

A ij

4 *LES PETITS MAISTRES*
Lorsque dans un haut rang on se trouve élevé,
De l'honneur, on doit être un modele achevé.

LE CHEVALIER.

On n'a point là dessus, grand éloge à me faire,
Cela m'est naturel, c'est dans mon caractere....
Mais voici la Marquise ... en ces lieux, si matin!

LA COMTESSE.

Oui: c'est elle en effet: quel est donc son dessein!

LE CHEVALIER.

Autant que vous pourrez, cachez votre surprise:
Laissez-moi lui parler.

S C E N E II.

LA COMTESSE, LA MARQUISE,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Bonjour, belle Marquise,

LA MARQUISE.

Ah! je suis indiscrette, & trouble vos propos!

LE CHEVALIER.

Vous ne pouviez jamais venir plus à propos:
Votre présence ici nous sembloit nécessaire,
Pour un ami commun qu'il faut tirer d'affaire.

LA MARQUISE.

De grand matin chez moi j'en ai reçu l'avis,
Et dans le même instant j'accours en ce logis:
J'ai pû dans pareil cas me montrer secourable:
Mais la perte qu'il fait est trop considérable,
Par malheur aujourd'hui d'inutiles discours,
C'est tout ce que je puis offrir pour son secours,

LE CHEVALIER.

J'ai reçu, comme vous, cette triste nouvelle,

C O M E D I E.

Et suis venu trouver la Comtesse chez elle:
 Sur les expédiens nous en étions tous deux;
 Mais l'état du Marquis est pressant, dangereux;
 Il a joué, dit-on, fort gros fur sa parole,
 Et je ne lui sçaurois offrir une pistole;
 Mais mon zele supplée au défaut du pouvoir:
à la Comtesse.
 Nous avons des amis, Comtesse, il faut les voir:
 Moi, je vais remuer & le ciel & la terre:
 A mes meilleurs amis je déclare la guerre,
 Si je ne trouve pas mille louis, ce jour:
 Adieu: je pars, je vole, & je suis de retour.

Il sort.

LA COMTESSE.

La situation d'un parent m'est sensible,
 Et je vais travailler à faire l'impossible;
 Je cours de mon côté.

LA MARQUISE.

Moi, je vais lui parler,
 Ne pouvant faire mieux que de le consoler.

S C E N E III.

LA MARQUISE, *seule.*

JE ne m'en tiendrai point à des propos stériles:
 J'espere lui donner des secours plus utiles: ...
 Voilà nos gens de cour! grand tapage, grand bruit,
 Toujours bien des discours, & toujours peu de fruit!
 Encore si ceux-ci n'avoient que le langage,
 Que les dehors fardés dont la cour fait usage;
 Mais vouloir pousser l'art jusqu'au point de trahir;
 Ceux qu'avec plus de zele, on sembleroit servir;
 De tout vice, à mon sens, c'est le plus détestable:
 Et je croirois garder un silence coupable.

8 LES PETITS MAISTRES

Si je ne découvrais au Marquis aujourd'hui,
Les indignes complots que l'on fait contre lui,
Je ne m'arrête point aux simples conjectures,
Je veux y joindre encor les preuves les plus fures :
D'un homme plein d'honneur & parent du Marquis,
J'attens en ce moment la réponse & l'avis,
J'en ai chargé Marton ; elle doit ... Ah, c'est elle !

S C E N E I V.

LA MARQUISE , MARTON *véue en Dame.*

MARTON.

DAns cet ajustement vous paroissiez-je assez belle ?

LA MARQUISE.

Fort bien.

MARTON.

Dites-moi donc pourquoi ces grands apprêts à

LA MARQUISE.

J'ai des soins plus pressés, tu le sçauras après.
Qu'Oronte ta t-il dit ? Je brûle de l'apprendre.

MARTON.

J'ai de sa part, Madame, une lettre à vous rendre.

LA MARQUISE.

Donne donc au plutôt.

Elle lit.

Marquise, vos soupçons ne sont que trop certains.

Le Chevalier & la Comtesse

M'ont découvert leurs coupables desseins :

Jugés si ma délicatesse,

À pu souffrir la proposition,

Que contre le Marquis, ces bons amis m'ont faite ;

De quitter ma retraite,

Et poursuivre avec eux son interdiction ;

C O M E D I È. 7

J'ai cru devoir, autant qu'il m'a semblé possible,
 Pour n'être point suspect,
 Cacher par mon silence & mon air circonspect,
 A de tels procedés combien j'étois sensible.
 Agissez donc, suivez votre cœur genereux;
 S'il est besoin, je vous seconde:
 Je ne renonce point au monde,
 Pour le secours des malheureux.

O r o n t e.

L A M A R Q U I S E.

Contre eux je vais agir,
 Et de leur lâcheté, les faire enfin rougir.

M A R T O N.

Mais pourroit-on sçavoir quel motif vous entraîne?

L A M A R Q U I S E.

La pitié d'une part, & de l'autre la haine:
 Je plains fort le Marquis, je hais le Chevalier,
 Et j'ai formé sur eux un projet singulier.

M A R T O N.

Quoi ?

L A M A R Q U I S E.

De démasquer l'un & de corriger l'autre.

M A R T O N.

Du côté du Marquis quel dessein est le vôtre ?

L A M A R Q U I S E.

Ne me soupçonne point de quelque folle ardeur ;
 Je songe à m'en tirer avec un peu d'honneur,
 Et non à rallumer sa première tendresse.
 Avant qu'un faux plaisir l'eût plongé dans l'ivresse ;
 L'himen fût projeté par son pere & le mien,
 Mais son dérangement empêcha ce lien ;
 Je fus bientôt livrée à d'autres destinées,
 Et mariée & veuve en moins de trois années.
 Je vais chez la Comtesse, il loge en sa maison ;
 Je l'y vois quelquefois, & par occasion.
 On ne penetre point toujours dans nos idées ;

8 LES PETITS MAISTRES

Mes démarches ici sembleront hazardées :
On tiendra des propos ; mais quelques ans de plus ,
Et mon état , je crois , me mettent au dessus :
Au reste que chacun blâme , critique , gronde ,
Je m'embarasse peu des fots discours du monde ;
Je trouverai de quoi m'en bien dédommager ,
Si je puis obtenir de le faire changer.

MARTON.

Et vous l'aimerez !

LA MARQUISE.

Moi ?

MARTON.

Seroit-ce un si grand crime ?

LA MARQUISE.

Il fera sûr au moins de toute mon estime ;
Mais s'il refuse aussi d'écouter mes avis ,
Il peut être assuré d'un éternel mépris.

MARTON.

L'entreprise paroît hardie & difficile.

LA MARQUISE.

Je veux , dans tout ceci , que tu me sois utile ,
Obliger le Marquis , & sous un autre nom :
Depuis huit jours au plus , que tu me fers , Marton ,
On ne te connoît point : j'ai donc sur toi la vûe ,
Pour jouer près de lui le rolle d'inconnue.
Voilà le vrai motif de ton déguisement.
Je remets à t'instruire un peu plus amplement ,
Et me réserve , à moi , le soin de bien connoître ,
En flattant le valet , les démarches du maître.
Merlin a le dépôt de ses rares secrets ;
Et de tels confidens ne sont pas fort discrets.
Si je puis réussir , que j'en aurai de joie !
Mais descends au jardin , crainte qu'on ne te voie.
Je m'en vais t'y rejoindre.

SCENE V.

SCENE V.

LA MARQUISE *seule.***E**Lle sort à propos :

On auroit pu fort bien entendre nos propos.
 Il faut, de mon projet, que rien ne se découvre :
 Chez le Marquis déjà, l'on fait du bruit, on ouvre...
Appercevant Merlin.
 C'est son cher confident.

SCENE VI.

LA MARQUISE, MERLIN.

MERLIN.

AH! Madame, c'est vous!

Dérober au Marquis des momens aussi doux!
 Attendez : dans l'instant il doit ici se rendre.

LA MARQUISE.

Non je ne prendrai pas la peine de l'attendre ;
 Mais dans quelques momens je viendrai le trouver ;
 A peine est-il encore à son petit lever :
 Il est au plus midi. J'entre chez la Comtesse.

MERLIN.

Mon maître est accablé d'une affreuse tristesse ;
 Votre seul entretien charmeroit ses ennuis :
 Le pauvre homme a passé la plus triste des nuits!
à demi bas.

Je ne l'ai dit encore à personne qui vive :
 Hier il fit au jeu la plus rude lessive :

B

10 LES PETITS MAISTRES
Moi seul , depuis ce tems ai droit de lui parler.

LA MARQUISE.

Et toi seul est aussi propre à le consoler.
Ce que j'estime en lui, c'est qu'il connoît ton zèle :
Aussi des bons valets Merlin est le modele.

MERLIN.

Vous vous moquez, Madame.

LA MARQUISE.

Oui : je l'ai toujours dit ,
Il a de la figure & même de l'esprit :
On voit bien à son air qu'il est né quelque chose.

MERLIN, *d'un air fat.*

Ah, Madame, il en est que le malheur expose,
A l'affront d'un état indigne, au dessous d'eux...
Mais non, le vice seul doit nous rendre honteux.

LA MARQUISE.

Adieu, mon cher Merlin, je réviens voir ton maître :
Songe à le prévenir.

SCENE VII.

MERLIN *seul.*

MAis je crois m'y connoître.
Ces termes obligeants, ce ton, ce doux regard,
Tout cela part du cœur, & non point du hazard.
Son ame, en ma faveur, est tendrement émuë....
Trop d'amour propre aussi peut me gâter la vûë :
Cette Dame est fort sage ; allons tout doux, Merlin...
Cependant, dans le fond je ne suis pas vilain.
La femme en son caprice est si particuliere !
Elle ne seroit pas sûrement la premiere....
J'apperçois notre maître avec son noir souci.

S C E N E VIII.

LE MARQUIS , MERLIN.

LE MARQUIS *d'un air de mauvaise humeur,*
se jettant dans un fauteuil.

E St-il venu quelqu'un ?

M E R L I N.

La Marquise est ici :

C'est une aimable Dame

LE MARQUIS *se levant brusquement.*

Enfin va-t-il descendre ,

Ce faquin d'Intendant ? Ah, je le ferai pendre ,
S'il ne me trouve pas de l'argent aujourd'hui.

M E R L I N.

Non vous n'en ferez rien : est-ce sa faute à lui,
Si

LE MARQUIS.

Sa faute !

M E R L I N.

Oui, Monsieur : la raison que j'en donne . . .

LE MARQUIS.

Oh bien, je n'aime point qu'avec moi l'on raisonne ,
Surtout, mon cher Monsieur, quand je n'ai pas le fou.

M E R L I N.

Vous en pourrez toucher.

LE MARQUIS.

Par où, boureau ? Par où ?

M E R L I N.

De l'un de vos Fermiers qui chez votre Ecônome,
Vient d'apporter, Monsieur, une assez bonne somme :
Du moins j'en puis juger par le sac qu'il portoit ,
Qui me sembloit avoir un ventre assez replet.

B ij

LE MARQUIS.

Que ne m'apprenois-tu , plutôt cette nouvelle !

MERLIN.

Vous avez quelquefois une humeur si cruelle ,
 Qu'on risque en vous disant le bien comme le mal :
 Et d'ailleurs je craignois l'événement fatal . . .
 (A l'un & l'autre excès vous livrant trop en proie ,)
 D'un passage subit . . . du chagrin , à la joie .

LE MARQUIS.

Merlin est politique.

MERLIN.

On l'est avec les grands.

LE MARQUIS.

Va chez le Chevalier , dis lui que je l'attens ,
 Qu'il amène avec lui son humeur agréable .
 Il faut filer ensemble une journée aimable ,
 Qui puisse réparer notre chagrin passé .
 Sçais-tu que le secours que tu m'as annoncé ,
 A rempli mon esprit d'une gayté charmante ?
 Cours , qu'il vienne avec toi ; ta lenteur me tourmente :
 La la *il chante quelques fragmens d'Opera.*

S C E N E IX.

LA MARQUISE , LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

C Et air joyeux , Marquis , m'enchanté & me sur-
 prend ,
 Quand je vous crois en butte au chagrin le plus grand ;
 Vous avez donc reçu quelque heureuse nouvelle ?

LE MARQUIS.

Vous sçavez que chez moi la joie est naturelle ;
 Que pour la rappeler , un peu d'espoir suffit.

C O M E D I E. 13

LA MARQUISE.

Eh, quel est cet espoir ?

LE MARQUIS.

De l'argent : on m'a dit ;

En avoir vû porter chez mon homme d'affaires :

J'en aurai quelque part, je crois.

LA MARQUISE.

N'y comptez gueres.

LE MARQUIS.

Mais Marquise, & pourquoi ?

LA MARQUISE.

Vous sçavez entre nous ;

Que l'argent qu'il reçoit n'est pas toujours pour vous ;

Et quand, par un miracle, il seroit honneste-homme,

De quoi vous serviroit une modique somme,

Dans l'état malheureux où vous êtes plongé ?

D'être un moment, un jour tout au plus soulagé ? ...

Vous seul ne voyez rien de l'abîme où vous êtes.

On trame contre vous mille brigues secrettes. ...

LE MARQUIS.

Qui ?

LA MARQUISE.

Vos proches parens, & vos meilleurs amis.

LE MARQUIS.

Bon, Madame!

LA MARQUISE.

En honneur, je vous dois cet avis.

Tout vous trahit, amis, parente, domestique.

C'est chez vous, un desordre, une honte publique :

Pour vous perdre, un chacun, semble se concerter ;

Et vous-même daignés aussi vous y prêter.

LE MARQUIS.

Je rends grace au bon cœur, qui pour moi vous excite ;

Mais à vous parler vrai, je vous crois mal instruite,

LA MARQUISE.

Je vous donne, Marquis, ce conseil en passant :

14 LES PETITS MAISTRES

Pour vous en faire part j'ai mal choisi l'infant.
 Malgré ce peu d'effet, je ne perds point courage.
 Je travaillois pour vous, je poursuivrai l'ouvrage :
 Je pourrois vous prouver que je n'avance rien,
 Qui ne soit véritable, & qui ne tende au bien : . . .
 Vous avez, je le vois, de la peine à m'entendre ;
 Et la pitié pour vous me fait trop entreprendre ;
 Mais j'ai rempli le but de mes intentions,
 Si j'ai pu vous conduire à des réflexions.
 Adieu, Marquis.

SCENE X.

LE MARQUIS, *seul.*

AU fond, la Marquise est aimable ;
 Elle est solide amie, & franche & serviable ;
 Et je ne puis la voir sans quelque émotion : . . .
 Mon cœur seroit touché de belle passion,
 Parce qu'elle en obtint autrefois les prémices ! . . .
 Non : à d'autres laissons ces sortes de délices.
 Mais ce que je ne puis jamais lui pardonner,
 C'est de venir toujours, ainsi me chagriner.
 Veut-elle qu'à penser ayant l'ame asservie,
 Par des réflexions j'empoisonne ma vie ?
 L'espace en est trop court pour le mal employer ;
 Il est assez de maux, qu'il nous faut essuyer,
 Sans compter le chagrin ; ce n'est que par la joie,
 Qu'à ce noir assassins, l'on dérobe sa proie.



SCÈNE XI.

LE MARQUIS, M. BERTRAND *portant des papiers.*

LE MARQUIS.

LE voici donc enfin ce bon Monsieur Bertrand !
C'est un fort honneste-homme, à ce que l'on m'apprend.

M. BERTRAND.

Comment donc !

LE MARQUIS.

Nous allons toucher un peu d'espece.

M. BERTRAND.

Et toujours de l'argent ! Vous en parlez sans cesse !

LE MARQUIS.

Et sans cesse il m'en faut : au moins je veux de l'or...
Que m'apportez-vous là ; bon ! des papiers encor ?

M. BERTRAND.

Oui, qu'il faut embellir de votre signature.

LE MARQUIS.

Ce gros volume là

M. BERTRAND.

J'en ferai la lecture

A Monsieur le Marquis, s'il le juge à propos.

FUT PRÉSENT

LE MARQUIS.

Laissez-moi, je vous prie, en repos :
Je baille au seul aspect de ce maudit grimoire.

M. BERTRAND.

C'est en vertu d'Arrest, Acte préparatoire,
Par lequel

LE MARQUIS.

Par lequel ! vous sçavez que jamais

16 LES PETITS MAISTRES

Je ne lis tout cela ; que ces termes d'Arrests ,
D'Actes & de Contrats , vont , pour une semaine ;
Tout au moins , me donner une bonne migraine.
Encor si quelque argent m'en devoit revenir !

M. BERTRAND.

Oui , Monsieur le Marquis ; c'est pour y parvenir.

LE MARQUIS.

Je signe : Vous voyez quelle est ma confiance.

M. BERTRAND.

Et vous sçavez aussi qu'elle est ma conscience.

LE MARQUIS.

Ayez ce qu'il en faut pour trouver de l'argent ,
Lorsque vous me voyez dans un besoin urgent ,
C'est assez.

M. BERTRAND.

Et toujours des propos de la sorte !

LE MARQUIS.

Venons au réel.

M. BERTRAND.

Soit.

LE MARQUIS.

La somme est-elle forte ?

M. BERTRAND.

En caisse , je n'ai pas , Monsieur , quatre deniers.

LE MARQUIS.

Vous devez en avoir reçu de mes Fermiers.

M. BERTRAND.

Ne vous l'ai-je pas dit ? quelque démon s'en mêle :
Ils mandent tous qu'ils sont ruinés par la grêle.

LE MARQUIS.

à part. haut.

Je le tiens : ce matin , que vouloit ce Fermier ?

M. BERTRAND.

Il venoit , pour trois mois vous demander quartier.

LE MARQUIS.

Ce gros sac tout plein

M. BERTRAND.

M. BERTRAND.

Oui, de deniers & de mailles,
Qu'il apportoit ici pour acquitter les Tailles.

LE MARQUIS.

à part.

haut.
Merlin s'est-il trompé? Je suis au desespoir,
Vous n'avez point d'argent?

M. BERTRAND.

Non.

LE MARQUIS.

Il en faut avoir?

D'une dette d'honneur, il faut que je m'acquitté;
Il m'en faut, il m'en faut.

M. BERTRAND.

La chose est bientôt dite:

Quand vous repeteriés mille fois il m'en faut....

LE MARQUIS *d'un ton haut.*

Monsieur Bertrand!

M. BERTRAND.

Prenez un ton encôr plus haut:

Je n'en sçaurois donner, que l'on ne m'en envoie,
Et je ne ferai point de la fausse monnoye.

LE MARQUIS.

Faites; en düssiez-vous, Monsieur, être pendu!

M. BERTRAND.

A de pareils propos, je m'étois attendu.

Avec les grands, voilà qu'elle est la récompense!

On soutient leur maison, on règle leur dépense,

On s'intrigue, l'on court, pour faire face à tout:

Est-on assez heureux, pour en venir à bout,

Ces Messieurs....

LE MARQUIS.

Ah, Monsieur! la morale m'ennuie.

M. BERTRAND.

Si vous n'êtes réformés....

LE MARQUIS.

Finissez, je vous prie.

M. BERTRAND.

Mais ne voyez-vous pas que vous vous ruinez ;
Si....

LE MARQUIS.

Vous me fatiguez !

M. BERTRAND.

Mais....

LE MARQUIS.

Vous m'affaînés !

Etes-vous sourd ? Faut-il que je vous le repete ?

Il lui crie à l'oreille.

Deux cent louis, Monsieur.

M. BERTRAND.

La chose est claire & nette ;

Mais puisque Monsieur veut en courir le hazard,

Ayons recours encore à ce petit vieillard

Quand j'y pense pourtant, l'usure est effroyable.

LE MARQUIS.

Eh qu'importe, Monsieur ? ... Cet homme est im-
payable !

Comment je ne sçaurois disposer de mon bien ?

M. BERTRAND.

On voit tout le contraire, & que je n'y puis rien.

à part.

Mais notre acte est signé ; courons chez la Comtesse.

LE MARQUIS.

A quoi s'amuse-t-il ? Partez : le tems me presse.

M. BERTRAND.

Allons ... Vous le voulez ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, je le veux !

SCENE XII.

LE MARQUIS , LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE te trouve , Marquis , un air bien nébuleux ;
C'est ce marouffe-là , qui fort d'ici , je gage ,
Qui , de ces sombres traits , obscurcit ton visage.

LE MARQUIS.

C'est de mon Intendant , l'ordinaire entretien :
Il me prêche toujours que je mange mon bien :
Ah le sot animal , avec sa remontrance !
On diroit qu'il y perd encore en conscience.

LE CHEVALIER.

Et cela te chagrine ? Ah ne t'en fâche pas ,
Bon , je suis tous les jours , Marquis , au même cas ;
C'est tout comme le mien : à force de menace ,
Quand de quelques louis , il m'accorde la grace ,
Je lui suis obligé de l'insigne faveur :
Il me tient tous les jours les propos d'un tuteur ;
On croiroit aux leçons dont il les assaisonne ,
Que c'est son propre argent que ce faquin me donne.

LE MARQUIS.

Tu dis vrai , Chevalier ; mais le sort malheureux ,
Veut que nous ne puissions pourtant nous passer d'eux .
C'est un mal nécessaire.

LE CHEVALIER.

Oui , nécessaire.

LE MARQUIS.

Ecoute

L'idée est singulière , & te plaira sans doute .
A ton homme d'affaire , il faut que ce soit moi ;
Qui me charge du soin de demander pour toi .

C ij

LE CHEVALIER.

Fort bien.

LE MARQUIS.

Avec le mien tu feras tout de même :
Qu' alors ils soient épris pour nous d'un zèle extrême . . .

LE CHEVALIER.

Je t'entends ; nous pourons sur nos dérangemens,
Ecouter de sang froid , leurs beaux raisonnemens,

LA MARQUISE.

Ton Intendant viendra me compter tes dépenses,
Et le mien t'instruira de mes extravagances ;
Apprenant tous les deux nos dissipations,
Loin de nous chagriner , nous nous réjouissons.

LE CHEVALIER & LE MARQUIS *rien ensemble.*
Ah, ah, ah.

LE CHEVALIER.

Ton idée est toute à fait plaisante.

LE MARQUIS.

D'une plus sérieuse , il faut que je t'enchanse ;
Scais-tu qu' assez souvent n'étant point occupé,
Et dans mon noir chagrin tout seul enveloppé,
J'ai des velleités de devenir plus sage,
Et qui vont quelquefois jusqu'au mariage ?

LE CHEVALIER.

Mais on ne s'attend point . . . point du tout à cela,
Le Marquis est charmant pour ces surprises là !
Comment donc ? Mais scais-tu , mon cher , que tu me
tentes !

Avoir femme chez soi , nourrices , gouvernantes,
Petits poupons qu'on voit s'accroître avec le tems,
Voir sa table s' orner de quatre ou cinq enfans,
D'un Précepteur , en chef , qui babille , ou qui gronde ;
Voilà l'amusement le plus joli du monde !

LE MARQUIS.

Je veux t'y voir , après en avoir badiné.

COMEDIE. 21

LE CHEVALIER.

Je pourrois au courant me trouver entraîné,
Certaine Dame....

LE MARQUIS.

Et c'est ?

LE CHEVALIER.

La plus belle des veuves ;

Car il ne nous faut point, Marquis, de beautés neuves ;

LE MARQUIS.

Est-elle riche ?

LE CHEVALIER.

Très-riche.

LE MARQUIS.

Et son âge, environ ?

LE CHEVALIER.

Vingt-cinq ans.

LE MARQUIS.

C'est la mienne !

LE CHEVALIER.

L'incident seroit bon ;

Mais avoir son ami pour rival à combattre !

LE MARQUIS.

Ce n'est plus, Chevalier, l'usage de se battre ;

Parmi d'honnêtes gens, l'amour est un traité,

Et le cœur d'une femme entre en société.

LE CHEVALIER.

J'aime assez cet usage, en suivant cette mode,

L'amour doit, ce me semble, en être plus commode ;

L'amitié s'enrichit, Marquis, à ses dépens,

Et ses aimables nœuds, en durent plus long-tens.

Je veux te faire voir la personne que j'aime.

Quand l'objet de nos feux se trouveroit le même ;

Nous n'en serions pas moins amis ?

LE MARQUIS.

Assûrement ;

Je m'en fais, au contraire, un divertissement ;

C'est bien penser.

S C E N E XIII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
MERLIN.

MERLIN.

Monsieur.....

LE MARQUIS.

Que me veut, Merlin?

MERLIN.

Rendre

A Monsieur le Marquis, cette missive tendre.

LE MARQUIS.

Missime tendre !

MERLIN.

Eh oui, Monsieur :

LE MARQUIS.

Qui te l'a dit ?

MERLIN.

Je la crois d'une Dame, & cela me suffit :

à de jolis Seigneurs, écrit-on d'autre stile ?

LE CHEVALIER.

Il a raison.

LE MARQUIS.

Voyons. *Il lit la signature.*

La Baronne d'Orville.

LE CHEVALIER.

C'est le nom de ta veuve ?

LE MARQUIS.

Oh ! j'en jure, ma foi ;

Je ne la connois pas, Chevalier, plus que toi :

COMEDIE.

Il lit.

*J'ai sçu, Marquis, l'embarras où vous êtes :
Votre état m'a touchée, & voulant adoucir
Les pertes que vous avez faites,
Il est quelques secours que l'on peut vous offrir.*

LE CHEVALIER *interrompt.*

A propos : sçais-tu bien, pour te tirer de peine,
Que j'ai, de mes amis, vû plus d'une trentaine ;
Et qu'aucun n'a le fol.

LE MARQUIS.

Je te suis obligé :

LE CHEVALIER.

Je me ferois pourtant, je t'assure, engagé.

LE MARQUIS *continue de lire.*

Pour une personne inconnüe,

Ce premier pas paroît hardi ;

Estimés le motif qui m'engage en ceci :

Vous obliger est mon seul point de vûë.

C'est ce qu'en votre hôtel, on vous fera sçavoir ;

Si vous vous y trouvez, à six heures du soir.

La Baronne d'Orville.

LE MARQUIS.

Je ne la connois pas ; mais je la trouve aimable.

MERLIN.

Je l'avois deviné : le stile est agréable.

Des fecours ! Que ce mot, Monsieur, paroît tou-
chant :

Il peut seul exciter le plus tendre penchant.

Comment va votre cœur ?

LE MARQUIS.

Mais ne pense pas rire ;

Ce n'est pas la beauté souvent qui nous attire ;

Par les bons procedés, pour moi, je suis conquis !

Voilà mon foible !

LE CHEVALIER.

Et c'est aussi le mien, Marquis.

24 LES PETITS MAISTRES

Si j'aime quelquefois, c'est pour moi seul que j'aime ;
Les charmes réunis, Venus, la beauté même,
Ne pourroient en mon cœur exciter des desirs,
Comme celle qui sçait fournir à mes plaisirs.

LE MARQUIS.

Sans quoi la vie est triste, ennuyeuse, inégale . . .
Mais nous allons tomber dans la fine morale :
Tout notre jour se va monter au sérieux.
Crois moi, mon cher, faisons quelque chose de mieux.
Veux-tu venir dîner chez le Seigneur de France,
Qui traite avec plus d'ordre & de magnificence ?
C'est exprès pour cela que je t'ai fait venir.

LE CHEVALIER.

Et quel est ce Seigneur ?

LE MARQUIS.

Pour te le définir,
(Car je crois que son nom ne t'en impose guères,)
C'est un homme illustre parmi les gens d'affaires.

LE CHEVALIER.

Je le devine ; on fait chez lui de grands repas.
Morbleu quelle Cuisine !

LE MARQUIS.

On ne l'ignore pas ;

LE CHEVALIER.

Chère délicieuse !

LE MARQUIS.

Et du vin admirable !

Il faut qu'on lui connoisse un grand mérite à table :

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'est qu'on ne peut nombrer, sans s'étonner,
Le monde qui s'y rend à l'heure du dîner :

LE CHEVALIER.

Faisons valoir chez lui cette plaisanterie.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Non : ne vas point fermer par une raillerie ,
 Son coffre-fort ouvert pour un beau Régiment ;
 Dont j'espere , à la Cour , d'obtenir l'agrément ;
 D'ailleurs , de nos façons , cet homme veut s'instruire ,
 C'est moi qu'il a prié de vouloir le conduire .
 Je le gouverne .

LE CHEVALIER.

Bon ; il est en bonne main .

LE MARQUIS.

Oui , oui : je t'en répons ; je le mene grand train ;
 Afin de lui donner un verni de noblesse ,
 J'ai fait vendre une terre & dissiper l'espece ;
 Je m'y prens assez bien .

MERLIN.

Cela ne va point mal ;

Je vois le Financier , demain à l'Hôpital .

LE MARQUIS.

Oh non : je le ménage : en suivant cette route ,
 Je ne crois pas , d'un an , qu'il fasse banqueroute .

LE CHEVALIER.

Bon : il s'en tirera , Marquis : y pensez-vous ?
 Ils ont , ces Messieurs là , plus de crédit que nous .

LE MARQUIS.

Il est vrai .

LE CHEVALIER.

Mais n'importe , allons ; poursuis , courage :
 Je t'aide , de bon cœur , à parfaire l'ouvrage .
 N'irons-nous que nous deux ? Ah , Marquis , c'est bien
 peu !
 C'est aller lentement ! L'affaire veut du feu .
 Tu n'es guere animé , mais pour toi j'en ai honne .
 Il faut prendre en chemin , ton cousin le Vicomte ,
 Le Baron Allemand , déterminé buveur ,
 Notre gourmant d'Abbé , notre gros Commandeur ;
 Puis , en bon apétit , prenant nos gens d'élite ,

D

26 LES PETITS MAISTRES

De trois valets, chacun embellir notre suite.

Ah! notre ami Merlin, est encor ce qu'il faut.

MERLIN.

De ce côté jamais je ne suis en défaut;

S'il ne s'agit, pour faire un acte méritoire,

Que de manger beaucoup, & sur tout de bien boire,

Vous voyez un sujet; mais des plus excellens.

A la première table, on verra vos talens:

Les miens ne seront moins brillans à la seconde;

Mais, à ce grand projet, il faut que tout réponde:

Ce mince habit, Monsieur, vous feroit peu d'honneur.

LE MARQUIS.

Va dans ma garde-robe, en choisir un meilleur.

MERLIN.

Cet habit de velours....

LE MARQUIS.

Ah! pour des domestiques,

Du velours!

MERLIN.

En voit-on encor dans les boutiques?

Il est tout enlevé par les gens de métiers...

Et les valets de chambre en portent des premiers...

Ou cet autre...

LE MARQUIS.

Lequel,

MERLIN.

D'une étoffe glacée.

LE MARQUIS.

Mais....

MERLIN.

Depuis quatre mois, la mode en est passée.

LE MARQUIS.

Je te le donne:

MERLIN, sautant de joye.

Bon!... c'est Monsieur Bondenier;

Avec votre Intendant.

S C E N E X I V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MERLIN,
M. BERTRAND, M. BONDENIER.

LE MARQUIS *au Chevalier qui veut sortir*

N On, reste Chevalier.
Tu vois l'homme de France ici, le plus affable :
Il prend la main de M. Bondenier.

Nous traitons tous les jours ensemble à l'amiable :
Et comme, à mes besoins il daigne se prêter,
Pour moi, du denier cinq, il sçait se contenter.

LE CHEVALIER.

L'honneste-homme ! Ah Marquis que je te félicite !
Où trouve tu des gens d'un si rare mérite ?
Je le remarque : en tout, le Marquis est heureux.
Je ne puis emprunter, pour moi, qu'au denier deux.

M. BONDENIER.

Ah ! quelle usure énorme, & digne qu'on la fronde !
Ces gens là pensent-ils qu'il est un autre monde ?
De la forte abuser de sa profession !
Voilà ce qui nous perd de réputation !
Pour moi trop satisfait de faire un gain honnête,
aux besoins du prochain, ma bourse est toujours prête :
Et si le tems n'étoit aussi fâcheux qu'il est,
Je l'ouvrerois pour vous, sans aucun intérêt :
Et peu s'en faut, dût on me trouver ridicule,
Qu'à vous prêter ainsi, je n'aye de scrupule ;
Mais l'argent est, Messieurs, difficile à tirer,
Et l'on diroit qu'en terre, on l'auroit fait rentrer.
Voilà ce qui me fait, en ce tems de misere,
Me relâcher un peu de ma morale austere.

Dij

LE MARQUIS.

Quand j'ai vanté l'honneur de Monsieur Bondenier,
Eh bien, t'ai-je menti? Tu le vois, Chevalier.

LE CHEVALIER.

à part.

Oui. Le fripon!

M. BONDENIER.

Messieurs, vous êtes trop honnêtes.

Au Marquis.

J'ai, toujours dans ce sac six cens pistoles prêtes:
Les voulez-vous?

LE MARQUIS.

Qui? moi? mais c'est en vérité,
A quelqu'un qui se meurt, offrir de la santé.

Le Marquis prend le sac.

M. ERLIN. à part.

Que vois-je! Ah ciel! Je sens que j'en deviens tout
blème!

Je ne me trompe point... non... ce sac est le même,
Que ce pauvre Fermier apportoit sous son bras.
Le coquin d'Intendant!

M. BONDENIER *au Marquis.*

Monsieur, ne pense pas,
Qu'il me faut à présent ma petite assurance.

M. BERTRAND *au Marquis.*

Sur un de vos Fermiers, signés cette
quittance.

*Le Marquis signe**en sifflant.*

LE MARQUIS.

La somme est bien comptée?

M. BERTRAND.

A douze cent francs près,
Que d'avance il retient pour un an d'intérêts.
C'est là l'usage.

M. BONDENIER.

Eh oui... Si je suis nécessaire,
N'épargnez pas, Messieurs, mon petit ministère!

LE MARQUIS.

Oui, mon cher Bondenier. Oh! nous nous reverons!

LE CHEVALIER.

Mais pourquoi ces gens-là passent-ils pour fripons?
A l'Etat cependant, je les vois très-utiles.

LE MARQUIS.

Comment rien de plus vrai; dans des tems difficiles;
Dix mille jeunes gens, sans leur secours, sans eux,
Livrés au desespoir, périroient malheureux.

LE CHEVALIER.

Et celui-ci, Marquis, mérite qu'on l'honore;
Que je le baise, là, ... que je le baise encore.

LE MARQUIS.

Laisse donc; ce plaisir est réservé

pour moi,
Jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose } *Il se disputent à*
se pour toi. } *qui l'embrassera.*

LE CHEVALIER.

Oh! pour le denier cinq, il faut que je l'embrasse ...
Vois, vois, comme l'honneur est peint sur cette face.

M. BONDENIER.

Mais, Messieurs. } *Ils le ballotent & se le renvoient l'un*
à l'autre, & le reconduisent jusqu'au } *fond du théâtre.*

MERLIN.

Par ma foi, Monsieur notre Intendant,
Mérite pour le moins, qu'on le chérisse } *Il saute au cou*
autant. } *de l'Intendant.*

M. BERTRAND.

Cet homme-là m'étouffe à force de tendresse.

MERLIN l'embrassant une seconde fois.

Ah l'honneste-homme! Il est le feul de son espece.
à Monsieur Bertrand qui le repousse.

Tout beau, Monsieur Bertrand: ou je vais babiller!

LE MARQUIS.

Allons, Chevalier: toi, Merlin, vient m'habiller!

SCENE XV.

M. BERTRAND, MERLIN.

MERLIN.

R Estez, Monsieur Bertrand : j'ai deux mots à vous dire.

M. BERTRAND.

Laissez-moi : je n'ai pas, Monsieur, le tems de rire.

MERLIN.

Ni moi ; car vous sçavez que mon maître m'attend.
Au fait. De l'argent ?

M. BERTRAND.

Hem ? ... Plait-il ?

MERLIN.

Cela s'entend.

Donnez-moi tout-à-l'heure, au moins trente pistoles.
Tel que vous me voyez, je n'ai pas quatre oboles.
J'ai des dettes d'honneur qu'il faut payer demain,
Je dois à mon traiteur, à mon marchand de vin :
Il me faut habiller ma cousine Nanette ...

M. BERTRAND *veut s'en aller.*

Que diable m'amuser avec cette fornette !

MERLIN *élevant le ton.*

Je ne badine point ; je dis qu'il me les faut.

M. BERTRAND.

Mais voyez de quel ton me parle ce maraut !

MERLIN.

Ahah, vous agissez avec moi de la forte ?

Je vais jafer, vous dis-je, où le diable m'emporte !

M. BERTRAND *d'un air effrayé.*

Que direz-vous ?

COMÉDIE.

31

MERLIN.

Oh! rien : que d'un air indulgent,
Vous aidez le Marquis avec son propre argent.
Le Fermier n'est pas loin, je le ferai paroître.
Et je vais

M. BERTRAND.

à part.

Un moment. Il sçait tout. Ah le traître!

MERLIN.

Voulez-vous épargner dix à douze louis?
Est-ce trop? Je promets le secret à ce prix.

M. BERTRAND.

Je n'apprehende rien, je suis trop honneste-homme...
Si vous avez pourtant besoin de cette somme,
La voici justement.

MERLIN.

Vous voyez : je suis bon ;
On vient à bout de moi, quand on parle raison.

M. BERTRAND.

Adieu. Si vous voulez, nous vivrons bien ensemble.

MERLIN *seul.*

De tout mon cœur! ceci va fort bien ce me semble.
Sur chaque tour qu'il fait, si pareil droit m'est dû,
Je me ferai sans peine un joli revenu.
L'amour a des faveurs aussi qu'il me destine;
Ayant d'un riche habit orné ma bonne mine,
La Marquise est à nous : elle ne tiendra pas,
Contre le trait vainqueur de mes divins appas.

Fin du premier Acte.

SCÈNE II.



ACTE SECON D.

SCENE PREMIERE.

MERLIN *seul.*

Vive! ces Messieurs-là pour faire bonne chere !
 Nos gens de Cour , au prix ! eh fi ! quelle misere !
 Il n'appartient , ma foi , qu'à nos grands Financiers ,
 Ce choix judicieux d'excellens Cuisiniers.
 Quelle variété que l'art rend infinie !
 Quelle profusion ! Loin qu'elle rassasie ,
 Il semble , à chaque plat , dont le parfum saisit ,
 Que l'on vous serve encore un nouvel appetit.
 Le mien s'est acquitté très-bien de son office :
 Nos maîtres , de leur part , font au mieux le service ;
 Le Marquis fait merveille , & ne s'en lasse pas :
 Il vient de m'ordonner de devancer ses pas :
 Pour recevoir ici la Baronne d'Orville ,
 Visite , à ce qu'il croit , intéressante , utile ;
 Mais qui n'arrive point , & me fait présentir ,
 Qu'à ses dépens , peut être , on veut se divertir .
 J'apperçois une Dame , apparament c'est elle :
 Je la trouve bien faite , & passablement belle .



SCENE II.

SCÈNE II.

MERLIN, MARTON *sous le nom de*
la Baronne d'Orville.

MARTON *à part au fond du théâtre.*

EH quoi! pour m'annoncer, pas un page, un laquais!

En vérité cela ne se souffrit jamais!

Comment pour me siffler, pas un Suisse à la porte!

Mais c'est faire une insulte à femme de ma sorte.

MERLIN.

Ce sont tous des coquins; ils auront leur congé.

MARTON *à Merlin.*

Monsieur est le maître?

MERLIN.

Oui.

MARTON.

Je l'ai d'abord jugé.

MERLIN.

A quoi, Madame?

MARTON.

A l'air; la chose est fort facile.

MERLIN.

Oui. Madame est je crois la Baronne d'Orville?

MARTON.

Vous en doutez, Monsieur?

MERLIN.

Non. C'est ce que je dis.

Peut-être doutez-vous que je sois le Marquis?

MARTON.

L'on vous a vû, Monsieur, assez pour vous connoître.

E

M E R L I N .

Vous me connoissez ?

M A R T O N .

Oui.

M E R L I N .

Vous badinez peut-être ?

M A R T O N .

Non , Monsieur.

M E R L I N .

Autrefois vous avez pû me voir,
 Dans la ville roulant du matin jusqu'au soir,
 Ornant un berlingot ; toujours sur le derriere.

M A R T O N .

Vous devez occuper la place la premiere ;
 Un homme comme vous , mérite ces égards.
 Ai-je pu quelquefois , m'attirer vos regards ?

M E R L I N .

Affurément : jamais à mon coup d'œil n'échappe ;
 Le trait éblouissant d'une beauté qui frappe.

M A R T O N .

Quoi , vous m'avez vû ?

M E R L I N .

Oui.

M A R T O N .

Dans quels lieux ?

M E R L I N .

A la Cour.

M A R T O N .

J'y vais peu.

M E R L I N .

Moi , j'y fais aussi petit séjour.

Comme , entre nous , je suis tant soit peu philosophe,
 Ce pays n'est pas bon pour gens de mon étoffe ;
 On n'y traite point ceux de ma condition,
 Avec assez d'égards & de distinction.

M A R T O N.

Je le crois bien, Marquis.

M E R L I N.

C'à parlez-moi sans feindre.

Vous avez des raisons aussi, de vous en plaindre ?

M A R T O N.

Moi ?

M E R L I N.

Vous me le cachez, Baronne ; je le vois.

M A R T O N.

Il est vrai qu'à la Cour, on ne fait rien pour moi.

M E R L I N.

Je vous le disois bien ; gens de certain mérite,
Trouvent le chemin rude, & n'y marchent pas vite.
Parbleu ! je suis charmé de la conformité.

Mon estime pour vous, s'accroît, en vérité.

M A R T O N.

Je ne fçais pourtant pas ce que vous pouvez dire.

M E R L I N.

Comment ?

M A R T O N.

D'oser ainsi librement vous écrire.

Ce billet & mes pas paroîtront imprudens.

M E R L I N.

Oh ! l'on est fait assez à de tels incidens.

Du beau sexe, il est vrai, ma personne est chérie.

M A R T O N. *à part.*

Ah ! le fat !

M E R L I N.

Vous trouvez ma figure jolie ?

M A R T O N.

Il me conviendrait mal de vouloir m'expliquer.

Mais j'ai quelque scrupule

M E R L I N.

Eh si ! c'est se moquer.

Une Dame charmante, autant que généreuse,

E ij

Dans une occasion critique & malheureuse ,
 A jeune Cavalier , offre quelques secours ;
 Dans le monde , on ne voit que cela tous les jours ;
 Et dans les grands , parmi les gens du bon mérite.

MARTON.
 Puisque vous excusez le but de ma visite ,
 Daignez donc accepter . . . (elle lui présente une bourse.)

MERLIN.
 Vous vous moqués de moi ,
 MARTON retirant la bourse.
 Vous me refusez ?

MERLIN.
 Non.
 MARTON.
 Ah ! Monsieur , je le voi.
 MERLIN.

Je ne dis pas cela.
 MARTON.
 C'est par cérémonie ?
 MERLIN.

Eh ! non , Madame , non.
 MARTON.
 Oh ! j'en suis l'ennemie.
 Avec moi , sans façon , vous devez en agir.

MERLIN.
 * il se jette sur la bourse.
 Sans doute : vous m'offrés * . . . & je prens sans rougir.

MARTON.
 C'est donc par amitié , par pure déférence ,
 Que Monsieur le Marquis a cette complaisance ?

MERLIN.
 C'est un motif plus fort qui prend } *mettant la main*
 sa source là , } *sur son cœur.*
 MARTON.

Et votre veuve ? . . .

MERLIN.

Eh bien ?

MARTON.

Quest-ce qu'elle en dira ?

MERLIN.

Comment ? ... laquelle ?

MARTON.

Eh, mais votre aimable Marquise ;
Vous êtes soupçonné d'en avoir l'ame éprise ?

MERLIN.

Foiblement.

MARTON.

Mais, pour vous, elle a quelque bonté ?

MERLIN.

Et vous n'y voyez point d'impossibilité ?

En tout cas, là dessus, je ne veux point de grace,
M'aime-t-elle ? tant mieux ; ou sinon je m'en passe.

MARTON.

à part.

C'est bien dit. La Marquise en sçaura quelques mots.

MERLIN.

Croyez-vous que je fois de ces amoureux fots ;
Près du beau sexe, ayant langoureuse maniere :
J'ai le cœur voltigeant, & l'ame cavaliere.

MARTON.

Et ce cœur n'a donc point encore fait de choix ?

MERLIN.

Non : l'amour en passant l'effleure quelquefois ;
Mais il ne lui fait point de profonde blessure ;
Il l'en quitte toujours pour quelque égratignure.

MARTON.

Bon : sur vos sentimens, j'ai l'esprit éclairci ; ...
Je me sauve, Marquis, on peut me voir ici.
Et je crains le danger d'un joli tête à tête.

S C E N E III.

MERLIN *seul.*

L'Adieu me paroît brusque, & vif au malhonnête.
 * *Il montre la bourse.*
 * Mais voici le meilleur, & dont je fais grand cas...
 Cependant je me suis jetté dans l'embarras :
 Si le Marquis apprend que je le représente,
 Il peut ne pas trouver cette scène plaisante.
 De la bourse reçuë, il faut faire l'aveu ;
 La garder, sans le dire, est risquer trop gros jeu,
 Et l'honneur de Merlin ne veut pas qu'il y joue...
 J'ai fait un pas de clerc, il faut que je l'avoue...
 Eh, comment m'en tirer ? ... Je ne sçais rien de mieux.
 On n'a point vu venir la Baronne en ces lieux.
 Tâchons, sur tout cela, de garder le silence :
 Laissons tranquillement au tems, à ma prudence,
 Le soin de me pourvoir de quelque occasion,
 Pour agir à propos, en restitution.
 Ah ! que c'est bien penser ! Par ce moyen, peut-être,
 Trouverai-je à m'en faire honneur près de mon maître ?

S C E N E IV.

LE MARQUIS, MERLIN.

MERLIN.

C'Est Monsieur le Marquis ! Quoi si-tôt de retour ?
 Vous avez quitté table, avant, la fin du jour ?
 Le Chevalier & vous, vous êtes admirables !

Vous n'avez de vos jours été plus agréables.

LE MARQUIS.

A notre Partisan, par les plus jolis traits,
 Nous avons du repas, fort bien payé les frais.
 Nous lançons la saillie, & toute des plus vives :
 Il n'en paroïssoit pas moins charmé des convives ;
 Et quoiqu'en nos propos, il entra quelque fiel,
 Il les avalloit tous aussi doux que du miel ;
 Sa sottise, en un mot, étoit plus agréable,
 Que tous les mets exquis qu'on servoit sur sa table ;
 Et j'y serois encor, sans l'obscur beauté,
 Et l'utile secours dont elle m'a flatté.

MERLIN.

Oui, beauté très-obscuré !

LE MARQUIS.

Et tu ne l'as point vuë ?

MERLIN.

Depuis une heure ici, je fais le pied de gruë,
 C'est quelque tour, Monsieur, qu'on vous aura joué.

LE MARQUIS.

Crois-tu qu'impunément, je serai bafoué ?
 Découvre tout ceci, Merlin, je te l'ordonne ;
 Et fausse ou vraie enfin, trouve cette Baronne.

MERLIN.

L'imagination d'un fort mauvais plaisant,
 En a, pour s'amuser, fait un être existant.

LE MARQUIS.

Tant pis, morbleu, tant pis ! J'ai besoin qu'elle existe ;
 Je viens dans le moment de porter chez Ariste,
 Deux cens louis, qu'hier contre lui j'ai perdus ;
 Il m'en reste à présent cinquante tout au plus,
 Ils seront dépensés dès demain, ce jour même ;
 Et je vais me trouver dans une peine extrême.

MERLIN.

Epousés : cela met une fortune au clair.

LE MARQUIS.

Moi ?

MERLIN.

Pourquoi non, Monsieur ? vous êtes fait d'un air,
A trouver aisément quelque dupe opulente.

LE MARQUIS.

Je goûte ton idée, & la trouve excellente ;
Mais je t'ai prévenu.

MERLIN.

Bon !

LE MARQUIS.

Mariage arrêté.

MERLIN.

Et vous épousés ? Qui ?

LE MARQUIS.

Ma chere liberté.

MERLIN.

L'affaire ne vaut rien : d'un pareil mariage,
Il n'est jamais issu que du libertinage.

LE MARQUIS.

Elle est, pauvre ignorant, la mere des plaisirs ;
Elle fait des humains, les plus tendres desirs.

MERLIN.

D'accord ; mais femme aimable ; ou charmante maîtresse,

Elle excite à dépense ; il nous faut de l'espece.

LE MARQUIS.

Et dans ce jour, Merlin. Mes besoins sont pressans.

MERLIN.

Si vous pouviez, Monsieur, attendre quelque tems.

LE MARQUIS.

Comment donc ? Aurois-tu quelque ressource prête ?

MERLIN.

C'est un arrangement que j'ai fait dans ma tête...

De la Comtesse

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

MERLIN.

Vous êtes héritier ;

Elle ne songe pas à se remarier.

Vous avez là , Monsieur , très-belle perspective !

LE MARQUIS *le repoussant.*

Tu ne vois pas qu'avant que l'héritage arrive ,

J'ai le tems de pouvoir me ruiner dix fois :

Le bel expédient !

MERLIN.

Il est à votre choix ;

De dépenser l'argent avec économie.

LE MARQUIS.

Non ... toi qui me paroîs un homme de génie ;

Intriguant , délié , plein d'honneur cependant ,

Tu ne peux m'en trouver ?

MERLIN.

Non. De votre Intendant ;

Tout le monde n'a pas des ressources faciles.

LE MARQUIS.

Veux-tu te mettre au rang de ces gens inutiles ?

MERLIN.

Mais vous n'y pensez point , Monsieur : en bonne foi ;

Moi , pauvre diable , puis-je ?

LE MARQUIS.

Oh ! je compte sur toi.

MERLIN.

Sérieusement ?

LE MARQUIS.

Oui.

MERLIN.

C'est une raillerie.

LE MARQUIS.

Eh ! non. Je t'aimerai , mon cher , à la folie.

Veux-tu donc voir ton maître anéanti , péri ?

F

42 LES PETITS MAISTRES

MERLIN.

Vous êtes séduisant . . . Je me sens attendri . . .
Faute d'argent, souffrir qu'un bon Seigneur périsse ?
Tenez : voilà ma bourse.

LE MARQUIS *d'un air surpris*.

Ah !

MERLIN.

Pour rendre service,
Je prends les gens au mot : voilà comme je suis.

LE MARQUIS.

D'où te vient cet argent ?

MERLIN.

Vous en êtes surpris ?

LE MARQUIS.

Affurément.

MERLIN.

Suffit.

LE MARQUIS.

Quelque bonne fortune ?

MERLIN.

On est assez bien fait pour en trouver quelqu'une.

LE MARQUIS.

Peut on sçavoir . . .

MERLIN.

Monseigneur.

LE MARQUIS.

Ah tu fais le discret !

MERLIN.

Un Cavalier bien né doit garder le secret.

LE MARQUIS.

Eh, de combien la somme ?

MERLIN.

Eh mais . . . que vous importe ?

Je l'ai pris sans compter, faites de même sorte.

LE MARQUIS.

De cet argent, Merlin, il te faut sûreté :

Et te faire un billet

M E R L I N .

Quand vous l'aurez compté.

L E M A R Q U I S .

Tiens , prends ces dix louis.

M E R L I N .

Ah !

L E M A R Q U I S .

Tu fais le ridicule !

M E R L I N .

Ils ne me font point d'ûs.

L E M A R Q U I S .

Ce généreux scrupule

Te sied mal avec moi. Prends : Merlin , je le veux . . .

C'est moins parmi les grands , que chez un malheureux ,

Dans le corps d'un faquin , qu'on trouve une belle
ame !

Si je ne m'en souviens , que je fois un infame !

Mais comme ce secours que je n'attendois pas ,

Change aujourd'hui ma marche : il faut tout de ce pas ,
que tu cours endosser ton habit ordinaire :

Où je veux t'envoyer , l'air simple est nécessaire.

Et tu m'effacerois . . . j'en suis jaloux . . . ma foi ,

Le coquin est mieux fait , a meilleur air que moi.

Adieu , Merlin , mon cher , & l'ami le plus rare.

S C E N E V .

L E M A R Q U I S , *seul.*

IL faut en convenir : la fortune est bifare ;

Elle a de certains coups que l'on ne prévoit pas.

Devois-je imaginer , pour sortir d'embarras ,

Quand de riches amis peuvent m'offrir leur bourse ,

F ij

44 LES PETITS MAISTRES
Qu'un malheureux valet deviendroit ma ressource ?
Le secours imprévu de ce nouveau renfort ,
M'apprend qu'il ne faut point desespérer du fort . . .
Je sens que je reprends ma gayeté naturelle.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE à part.

BON. Le Marquis est seul. Redoublons notre zèle ;
A de nouveaux rebuts , pour ne point m'exposer ,
Usons d'un autre tour , sans lui rien déguiser.

* *Au Marquis.*

* Peut-être , ma présence , ici , vous inquiette ?
Rassurés-vous , Marquis : loin que je vous repette ,
Un discours qui , tantôt sembloit vous chagriner ;
Je viens pour vous prier de me le pardonner.

LE MARQUIS.

Ou plutôt me railler ?

LA MARQUISE.

Non. J'étois mal instruite.
Vous ne m'entendez plus blâmer votre conduite.
Je suis même portée à vous justifier ;
Car pourquoi contre vous , si fort se récrier ?
Vous aimez le plaisir , n'est-il pas de votre âge ?
Peut-on , en bonne foi , nommer libertinage ?
De jouer quelquefois , & d'aimer les repas ?
Vous empruntés , dit-on , & vous ne payez pas ;
Et quand cela seroit , le crime est-il énorme ?
Voudroit-on qu'un Seigneur se mit à la réforme ?
Il se feroit siffler , s'il faisoit moins d'éclat :
Quand il doit , il s'y trouve engagé par état.
Mais il aime , dit-on , le sexe à la folie . . .

LE MARQUIS.

Ah ceci, de ma part, mérite répartie.
Je ne m'attendois pas, Marquise, assurément ;
Qu'on me blâmât d'aimer un sexe si charmant.

LA MARQUISE.

Sçavez-vous là dessus ce qu'on ose répondre ?
Qu'amant universel, vous semblés nous confondre ;
Avec le corps brillant des beautés d'Opera.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est trop m'outrager !

LA MARQUISE.

Mais supposons cela.

Cette comparaison est-elle si choquante ?
S'il est dans notre sexe une grace piquante ,
Un trait d'amour vainqueur, un air tendre & touchant ;
C'est là que les attraits de la danse & du chant ,
De vos momens d'ennui remplissent les espaces ,
Et ce qu'on peut nommer le rendés-vous des graces.
Convenez donc, Marquis, qu'il seroit dangereux ,
De vouloir vous tirer de cet état heureux.
Vous l'êtes, en effet, par des plaisirs sans nombre,
Du chagrin dévorant, vous dissipés le sombre.
Si le défaut d'argent, vous cause quelque soïn,
L'embaras dure peu ; vous trouvez au besoin ,
Des ressources, Marquis, qui ne sont pas communes ;
Des amis excellens, & des bonnes fortunes.
La Baronne d'Orville, on peut vous la citer.

LE MARQUIS.

Ah ! la Marquise veut aussi me plaifanter !

LA MARQUISE.

Je sçais que cette Dame apprenant votre perte ,
S'est pour la réparer, très-poliment offerte ;
Qu'elle a tenu parole

LE MARQUIS.

Oui, Marquise, avoués :
Vous êtes de moitié des tours qu'on m'a joués.

LA MARQUISE.

Comment ? Prétendez-vous nier qu'elle est venue ?

LE MARQUIS.

J'assure plus encor : je ne l'ai jamais vuë.

LA MARQUISE *à part.*

Quoi ! Marton auroit pu m'en donner à garder !

LE MARQUIS.

A Merlin qui paroît , daignez le demander.

Ayant au rendez-vous , differé de me rendre ,
Je l'avois au logis envoyé pour l'attendre.

S C E N E V I I.

LA MARQUISE , LE MARQUIS ,
MERLIN.

LE MARQUIS.

CA, parle vrai, Merlin. Est-il venu chez moi,
Une Dame inconnue ? ...MERLIN *d'un air embarrassé.*

Ah Monsieur ! ... Et pour quoi ?

LE MARQUIS.

Que t'importe ? Répons.

MERLIN *à part.*

Cela n'est pas facile.

haut.

Quelle Dame, Monsieur ?

LE MARQUIS.

La Baronne d'Orville.

MERLIN.

Ah j'entens ; c'est la Dame au rendés-vous galand ;
Qui vous avoit promis d'apporter de l'argent ?

LE MARQUIS.

Oui.

MERLIN.

La chose à present me paroît décidée.
C'est un corps invifible, une femme en idée...

LE MARQUIS.

Mais l'as-tu vuë enfin ?

MERLIN.

Je vous ai dit que non.

Et je fuis vrai surtout : j'en fais profession.

Je vais d'abord au fait. Je hais la faribole,

Et ne fuis point du tout homme à double parole...

Quand je dis non, c'est non... je fuis connu pour tel.

LA MARQUISE riant.

Je n'en dois plus douter.

MERLIN.

Le fait est si réel,

Que Monsieur le Marquis, n'en veut point être dupe :

Et qu'à cette recherche ardamment je m'occupe.

Je répons de mes foins, & qu'avant qu'il foit peu,

D'une telle aventure, il fçaura tout le nœud.

LE MARQUIS.

Vous l'entendez vous-même : en faut-il davantage ?

LA MARQUISE.

Non.

LE MARQUIS.

Je ne lui fais point tenir un tel langage.

LA MARQUISE.

Je le crois. Là dessus, mon désir n'est pas vif :

La curiosité : voilà tout mon motif.

Ce garçon la contente, & je fuis satisfaite.

MERLIN d'un air affectueux.

Ah! ma felicité, Madame, est bien parfaite,

De pouvoir ressentir l'avantage, l'honneur...

Je n'en eus de mes jours, jamais un plus flateur...

Madame... en verité... pour moi c'est un délice;

De voir que vos bontés... qu'un si petit service...

48 LES PETITS MAISTRES

au Marquis.

N'avez-vous point, Monsieur, quelque ordre à me donner ?

LE MARQUIS.

Oui ; car tu n'es en train que de déraisonner.

Va m'attendre dehors.

MERLIN.

Monsieur . . .

LE MARQUIS.

Tu m'importunes.

S C E N E VIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Vous le voyez, voilà de mes bonnes fortunes !

LA MARQUISE.

Si vous n'en tirez pas tout le succès promis,

Vous avez en revanche aussi de bons amis.

Sur tout le Chevalier : de cet ami fidele,

On ne peut trop louer l'infatigable zele :

Moi-même je l'ai vu, Marquis : il n'alloit pas ;

Il voloit pour pouvoir vous tirer d'embaras.

LE MARQUIS.

Il me semble le voir. C'est un garçon aimable !

LA MARQUISE.

On peut, quoique l'on soit obligé, serviable ;

Ne point trop négliger sa propre utilité.

LE MARQUIS.

L'intérêt fait les nœuds de la société.

LA MARQUISE.

Et votre Chevalier le fait mieux que personne.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Comment ?

LA MARQUISE.

Pour se payer des peines qu'il se donne,
L'on m'apprend qu'il obtient pour lui le Régiment,
Dont vous sollicités, à la Cour, l'agrément.

LE MARQUIS.

Lui ! L'on vous en impose, il en est incapable.

LA MARQUISE.

Quel si grand mal ! Eh quoi, trouveriés-vous blâmable,

Que la Comtesse & lui, pour votre arrangement,
Voulassent de concert agir uniquement ?

Et que par amitié, n'osant poursuivre encore,
Une interdiction dont l'éclat deshonore,
Ils eussent décevant, en vous liant les mains,
Par un acte surpris, rempli leurs bons desseins ?

LE MARQUIS.

Quoi mon meilleur ami ! . . .

LA MARQUISE.

C'est prouver qu'on nous aime,
Que de nous faire ainsi du bien malgré nous-même.

LE MARQUIS.

Vous me livrés, Marquise, à d'étranges soupçons . . .
Mon Intendant seroit le plus grand des fripons . . .

LA MARQUISE.

Pensés-vous là dessus qu'on ose vous dédire ?

LE MARQUIS.

Je signe très-souvent des actes sans les lire . . .

LA MARQUISE.

Les lire ! Des Seigneurs s'abaïsser à ce soin !
Eh si donc, d'Intendans, ils n'auroient pas besoin

LE MARQUIS.

Il auroit jusques-là trompé ma confiance . . .

Mon ami, ma parente ainsi d'intelligence . . .

Quelle horreur j'envisage . . . Eh non, permettez-moi,

G

50 LES PETITS MAISTRES

Qu'à de pareils propos je n'ajoute point foi.
Quelqu'un vous aura fait ce rapport infidèle.

LA MARQUISE.

La preuve que j'en ai, n'en est que trop réelle,
Je la tiens de leur bouche : & cela par hazard.
Tous deux dans le jardin conversoient à l'écart ;
Entendant leurs propos, de leur brigue secrète,
J'ai dû vous informer sans paroître indiscrete.

LE MARQUIS.

Je vous crois ; mais il faut que j'en sois éclairci...
Quel motif les excite à me traiter ainsi !

LA MARQUISE.

Le même apparament, Marquis, qui les engage,
A contracter entre eux un certain mariage.

LE MARQUIS.

Quel mariage encor !

LA MARQUISE.

Les voici : là dessus ;

Je ne puis maintenant vous dire rien de plus.
Vous êtes honneste-homme, & j'ose me promettre ;
De vous voir attentif à ne me pas commettre,
A ne me point troubler, par indiscretion,
Dans l'unique plaisir, la seule ambition,
Que j'ai de vous tirer de ce péril extrême,
De vous ouvrir les yeux, & vous rendre à vous-mé-
me.

Vous pouvez en agir, Marquis, comme il vous plaît ;
Mais en vous souvenant que j'y prens intérêt.



SCENE IX.

LA COMTESSE , LE MARQUIS ;
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Au Marquis.

QUoi la Marquise fort ! Est-elle ta conquête ?
Et ne troublons nous point un charmant tête à tête ?

LE MARQUIS *d'un air sérieux & triste.*

Je te jure que non : occupé d'autre soin ,
De nos graves propos l'amour étoit bien loin.
La Marquise jouit de tous les avantages ,
Qui peuvent s'attirer les plus tendres hommages ;
Mais tout à l'amitié se réduit entre nous.

LE CHEVALIER.

Conséquemment , Marquis , tu n'en es point jaloux ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Je puis m'expliquer sans que cela te choque.
Tu te souviens , mon cher , de l'aveu réciproque ,
Entre nous , convenu sur l'état de nos cœurs.
Tu viens de voir l'objet de mes tendres ardeurs.

LE MARQUIS.

La Marquise ?

LE CHEVALIER.

Oui , voilà cette adorable veuve !
C'est de mon amitié , te donner une preuve.
Un amour mutuel tendre & misterieux ,
N'avoit eu jusqu'ici pour témoin que nos yeux.

LE MARQUIS *a part.*

Que m'apprend t-il encore !

52 LES PETITS MAISTRES

LE CHEVALIER.

Il faut être sincère.

La parfaite amitié s'offense du mystère.

LE MARQUIS *d'un air triste en soupirant.*

Elle trouve souvent raison de s'offenser.

Et la matière ici, prête bien à penser !

LE CHEVALIER.

Comment ?

LE MARQUIS *à part.*

M'expliquerai-je avec lui... non : je n'ose.

LE CHEVALIER.

Quel air glacé, Marquis !

LA COMTESSE.

Dites nous-en la cause ?

LE CHEVALIER.

De tes discours obscurs, je comprends peu le sens.

LE MARQUIS.

Pour vous les faire entendre, il faudroit plus de tems.

Quelques momens, je dois m'enfermer pour écrire.

Daignez m'attendre ici.

S C E N E X.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Q U'est-ce qu'il veut nous dire ?

LA COMTESSE.

En mais, ce faux aveu de votre passion,

Sur son cœur trop sensible, a fait impression.

Il est aisé de voir que l'amour se déguise,

Sous la simple amitié qu'il donne à la Marquise.

Il l'aime, Chevalier.

C O M E D I E.

33

LE CHEVALIER.

Et moi, je n'en crois rien.

J'ai dû, vous le sçavez, user de ce moyen.
 Je n'ai feint, devant lui, de l'amour pour une autre,
 que pour sonder son cœur, & déguiser le notre.
 Mais son chagrin pourroit avoir d'autres objets.
 La Marquise auroit pu soupçonner nos projets,
 Instruire le Marquis; & c'est ce qu'il me semble,
 Aux fréquens entretiens que je leur vois ensemble;
 Car le cœur du Marquis avide de plaisirs,
 N'est point fait pour former de solides desirs.

LA COMTESSE.

Ah que vous m'allarmés par cette conjecture !
 Nos projets découverts, alors quelle mesure,
 Quel motif employer pour nous justifier ?

LE CHEVALIER.

Vous ne connoissez pas encor le Chevalier :
 Il sçait l'art, en donnant un joli tour aux choses,
 D'excuser les effets par d'innocentes causes,
 De sçavoir à propos se prévaloir d'un rien,
 Dans un mal évident, de faire voir un bien ;
 Et présentant l'objet en certain point de vue,
 Affecter comme il veut, l'ame qu'il veut émuë.
 J'ai de cette façon mainte fois réussi.

LA COMTESSE.

Je vous seconderai.

LE CHEVALIER.

Taisons-nous : le voici.



SCENE XI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *courant au devant du Marquis.*

T'Es-tu défait enfin d'un compagnon funeste ?
As-tu chassé l'ennui ?

LE MARQUIS.

Toujours le fond m'en reste :

Et l'espoir du repos ne peut m'être permis,
Tant que je trouverai de *{ Il jette un coup d'œil sur la*
perfides amis. *{ Comtesse & le Chevalier.*

LE CHEVALIER.

Eh, qui n'en trouve point dans l'état où nous sommes !
Il ne faut pour cela que vivre avec des hommes.

LA COMTESSE *montrant le Marquis.*

Il semble que Monsieur, à ces regards, ce ton,
Voudroit en faire ici quelque application.

LE CHEVALIER.

Admettre cette idée, est vouloir lui déplaire :
Il sçait que nous l'aimons d'une amitié sincère ;
Cependant avec nous il est misterieux,
Et cela n'est pas bien. Oui, Marquis, je t'en veux.

LE MARQUIS *d'un air chagrin.*

Laissez-moi, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Va, va, je te penetre.

Eh quel heureux succès pouvois-tu te promettre ?

LA COMTESSE.

De ces gens de néant, par l'interêt guidés,
Doit-on jamais s'attendre à de bons procédés ?

LE CHEVALIER.

Mais je t'ai bien vengé. Ton peu de confiance ;
De mon zèle n'a pu tarder l'impatience.

LA COMTESSE.

J'en suis témoin.

LE CHEVALIER.

Ainsi, notre gros Financier,
Dont tu prétendois faire un si bon Ecolier,
A ce qu'il nous fait voir, en sçait plus que son maître;
Mais qui pourroit penser qu'il seroit assez traître...

LE MARQUIS.

A quel propos cet homme ?

LE CHEVALIER.

Eh mais, tu m'entends bien ?

LE MARQUIS.

Non.

LE CHEVALIER.

Quoi ce Régiment...

LE MARQUIS.

Ce Régiment, eh bien ?

à part.

Oh, voyons là dessus comme il se justifie !

LE CHEVALIER.

Il faut sçavoir, Marquis, à qui l'on se confie.
Ce faquin qui s'offroit à le payer pour toi,
Agissoit pour Damon qui l'obtenoit sans moi.
D'abord, je crois qu'il faut que je t'en avertisse ;
Mais ayant réfléchi qu'il vaut mieux que j'agisse,
Je déguisè ma marche, & fais si bien enfin,
Que tu peux maintenant l'obtenir de ma main.
Il est vrai que j'en ai l'agrément pour moi-même,
Que ce n'a pas été sans une peine extrême ;
Mais le prix que j'en veux, & viens te proposer...

LE MARQUIS.

Eh c'est ?

LE CHEVALIER.

Qu'en ta faveur, j'en puisse disposer.

LE MARQUIS.

à part.

Voudroit-il me tromper par une feinte histoire !

LA COMTESSE.

Lui faites-vous l'affront d'hésiter de le croire ?

LE CHEVALIER.

Si j'obtiens de ce poste aujourd'hui l'agrément,

Pour te servir, devois-je, en agir autrement ?

Et puis-je faire mieux que de t'en laisser maître ?

LE MARQUIS.

J'ai si peu de crédit ...

LE CHEVALIER.

En te faisant connoître,

Qu'il te reste à la Cour encore des amis,

Tu verras si je tiens ce que je t'ai promis.

Te faut-il un serment, Marquis ? Je te le jure.

En attendant l'effet, du moins je te conjure,

De ne me pas priver de ta tendre (*il embrasse le Mar-*
quis avec fureur.)
amitié.LE MARQUIS *l'embrasse à son tour.*

Rends moi plutôt la tienne, & joins-y la pitié.

Il est vrai, Chevalier, je l'avoue à ma honte,

J'ai cru les faux rapports qu'on m'a faits sur ton
compte.

LA COMTESSE.

Cela se peut, Marquis ; avec beaucoup d'esprit,

Vous donnez aisément dans tout ce qu'on vous dit.

LE MARQUIS.

D'accord : mais écoutez ce que j'ai peine à croire,

Se peut-il que des gens ayent l'ame assez noire ...

Dire que ma parente & mon meilleur ami

LE CHEVALIER.

Ne poursuis pas, Marquis, je t'entends à demi ...

LE MARQUIS.

Qu'ils ont dans un écrit, surpris ta signature ?

LE MARQUIS.

Et vous en convenez !

LE CHEVALIER *affectant un air de colere.*

Eh, quelle autre mesure,

Contre trente parens avides de ton bien,
Chacun impatient de le voir joindre au sien. . .

LE MARQUIS.

Mais n'est-ce point à quoi j'ai toujours du m'attendre ?

LA COMTESSE.

Oui : cependant sans nous, qu'alloient-ils entreprendre ?

LE MARQUIS.

Vous deviez m'avertir,

LA COMTESSE.

Nous aurions fort mal fait.

LE CHEVALIER *à la Comtesse.*

Sans doute, mille gens qui ne l'ont point au fait,
Auroient, près du Marquis, empoisonné la chose.

LA COMTESSE *au Chevalier.*

Et surtout en voyant, dans cet Acte, la clause,
D'une donation de biens en ma faveur.

LE MARQUIS *en colere.*

Comment ?

LE CHEVALIER.

Réprime, un peu, ta petite fureur.

Ecoute : ta fortune en deviendra plus stable,
Par un revenu fixe & très-considérable.

LE MARQUIS *regardant la Comtesse & le Chevalier.*

De quel droit arranger mes affaires sans moi !

Vit-on rien de pareil !

LE CHEVALIER *d'un ton badin.*

La, la, modere-toi :

Ou nous allons, Marquis, te laisser interdire.

LA COMTESSE *au Chevalier d'un air haut.*

Je crois qu'il me connoît, que cela doit suffire.

Comment ! j'usurperois ainsi le bien d'autrui !

H

38 LES PETITS MAISTRES

Je n'ai point donné lieu, je crois, jusqu'aujourd'hui,
D'imaginer jamais que j'en fusse capable.

LE MARQUIS.

Non, Madame.

LE CHEVALIER.

Ah! Marquis, Tu n'es pas raisonnable!

LA COMTESSE *d'un air irrité.*

Laiſſons le, Chevalier, ... On auroit oppoſé,
Pour détourner le coup, cet Acte ſuppoſé,
qu'on étoit convenu, ſur le champ, de lui rendre.
Il mérite ſi peu les peines qu'on veut prendre,
Que je ne prétends plus m'en mêler déformais,
Et qu'à ſon mauvais ſort, je le livre à jamais.

(Elle ſort.)

S C E N E X I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH Marquis, ta conduite eſt trop digne de bla-
me!

Car la Comteſſe eſt bien le meilleur cœur de femme.

LE MARQUIS.

Je l'ai cru juſqu'ici.

LE CHEVALIER.

Tu lui faiſ un grand tort.

Il faudra l'apaiſer : j'y ferai mon effort;
Mais rends lui, comme à moi, toute ta confiance;

LE MARQUIS.

Il faut, pour ſes amis, avoir de l'indulgence.

LE CHEVALIER.

J'attribue au chagrin qui paroît t'occuper,
Tous tes petits écarts; & pour te diſſiper,

D'un fort joli souper, je t'offre la partie,

Il pourra te guérir de ta mélancolie.

Adieu : viens me trouver ce soir à l'Opera.

(Il s'en va.)

LE MARQUIS après avoir réfléchi.

Où trouver un ami meilleur que celui-là

Il ne me trompe point, je crois.

S C E N E XIII.

LE MARQUIS, MERLIN.

MERLIN.

Puis-je paroître,
Sans avoir le malheur d'importuner mon maître ?

LE MARQUIS.

Les discours que tu tiens, font quelquefois si sots.

MERLIN.

Je m'embrouillois tantôt dans les jolis propos.

Je voudrois imiter vos aimables sornettes.

Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur, comment vous faites ?

LE MARQUIS.

Tais toi Mais à propos ton argent est compté.

MERLIN.

Rien ne presse, Monsieur. A votre volonté.

LE MARQUIS.

La bourse contenoit trois cens une pistole :

Et voilà mon billet.

MERLIN.

J'en crois votre parole.

LE MARQUIS.

Prends donc. Eh bien tes soins ont ils donc opéré ?

Ce beau trésor caché, me l'as tu déterré ?

H ij

66 LES PETITS MAISTRES

MERLIN.

Qu'entendez-vous par là ?

LE MARQUIS.

La Baronne d'Orville.

MERLIN.

Oh, je ne fis jamais de recherche inutile.

LE MARQUIS.

Tu n'as rien découvert ?

MERLIN.

Excusez, s'il vous plaît.

Vous ne devinez pas quelle personne c'est ?

LE MARQUIS.

Tu le sçais donc ?

MERLIN.

J'en sçais, à peu près quelque chose.

Cette personne là, ne veut pas que l'on cause ;

Et qui la nommeroit, ne l'obligeroit pas :

Elle a les sentimens, tout à fait délicats,

De très belles façons ; & fert avec noblesse.

LE MARQUIS.

Ah, c'est le Chevalier.

MERLIN.

Non.

LE MARQUIS.

C'est donc la Comtesse ?

MERLIN.

Non.

LE MARQUIS.

La Marquise ?

MERLIN.

Ouidà, c'est assez là son goût.

LE MARQUIS.

C'est elle.

MERLIN.

Non Monsieur ... Eh bien, est-ce là tout ?

N'avez-vous point encor d'autre personne en vue ?

COMÉDIE. 61

LE MARQUIS.

Que diantre ! A deviner, veux-tu que je me tuë !

MERLIN.

Vous le sçavez.

LE MARQUIS.

Eh non. Faut-il le répéter ?

Sçais-tu que je commence à m'impatiser ?

MERLIN.

Là : tout de bon, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Finiras-tu ? Le traître !

MERLIN.

Allons : il faut enfin vous la faire connoître.
Je vais vous la nommer.

LE MARQUIS.

Eh bien, enfin ?

MERLIN.

C'est moi :

LE MARQUIS.

La Baronne d'Orville ?

MERLIN.

Oui, c'est moi-même.

LE MARQUIS.

Toi !

Comment ?

MERLIN.

Il me sembloit, Monsieur, de l'indécence ;
Qu'un valet obligât son maître en sa présence ;
De peur qu'on ne blamât cette témérité,
J'ai voulu vous servir sous ce nom emprunté.

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne plus, qu'en charmante personne ;
Tu me peignes si bien, cette fausse Baronne.

MERLIN.

Mais cela me ressemble assez bien, trait pour trait.

J'ai cru que vous pourriez me connoître au portrait.

72 LES PETITS MAISTRES

Peut-être trouvez vous la peinture flateuse ?

LE MARQUIS.
Cette façon toujours, me semble ingénieuse.

MERLIN.

Qu'en dites-vous, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Je t'en sçais si bon gré,
Que pour toi, mon estime est au plus haut degré...
A l'Opera, ce soir, tu viendras me reprendre.
Le Chevalier m'attend: je vais bientôt m'y rendre.

SCENE XIV.

MERLIN *seul.*

MA foi ! vive l'esprit pour se faire valoir !
Je me sçais aujourd'hui fort bon gré d'en avoir.
Le Marquis a donné dans une bonne ruse...
Si la Baronne vient, & qu'on le desabuse,
Gare le dénouement... Mais le Marquis est bon ;
En faveur de l'esprit, j'obtiens mon pardon.
apercevant quelqu'un.
Quel est cet homme-là ! Je connois son visage.

SCENE XV.

MERLIN, UN VALET.

LE VALET.

ESt-ce à Monsieur Merlin, que j'aurois l'avantage. ?

MERLIN *d'un air de petit Maître.*

C'est moi-même, Monsieur.

COMEDIE.

LE VALET.

Vous êtes averti,
De vouloir bien demain, vous trouver seul ici,
Avant, chez le Marquis, qu'il fasse jour encore.

MERLIN.

De quelle part, l'ami?

LE VALET.

Souffrez que je l'ignore.

MERLIN.

De celle d'une Dame. Oui, oui, je vous entends.
Vous pouvez l'assurer que demain je m'y rends:
Adieu, mon cher.

SCENE XVI.

MERLIN *seul.*

Merlin, il y faudra paroître;
Et faire briller là les dons de votre maître . . .
Quelque belle, tantôt, m'a sans doute apperçu,
Bonne mine, bon air, superbement vêtu;
Et de tout mon mérite, elle est tombée éprise . . .
Elle doit être au moins, ou Comtesse ou Marquise.
Il n'est rien tel que d'être impudent & bien mis,
Pour faire sa fortune, & trouver des amis.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, MARTON.

LA MARQUISE.

T'Es-tu fait informer si le Marquis repose ?

MARTON.

Non. Pour vous expliquer plus clairement la chose,
Vous ne sçauriez le voir.

LA MARQUISE.

Et quand fera t-il jour ?

MARTON.

Vous le verrez, si-tôt qu'il sera de retour.
Avec le Chevalier, en partie agréable,
Je gage, si l'on veut qu'il est encore à table.

LA MARQUISE.

Avec le Chevalier ?

MARTON.

On m'assure cela,

Et qu'il devoit hier le joindre à l'Opera.
Aux plaisirs du Marquis, le Chevalier préside.

LA MARQUISE.

Après tout ce qu'il sçait, de cet ami perfide,
Il s'y livre toujours, & ne l'aime pas moins ?
Je ne prends donc pour lui que d'inutiles soins !

MARTON.

Si Madame, d'abord, avoit daigné m'entendre,
Je crois qu'elle auroit pu s'épargner de les prendre.

LA MARQUISE.

J'en esperois, Marton, un plus heureux effet.

MARTON.

M A R T O N.

Oui, vous aviez formé sans doute, un beau projet ;
 Mais de le laisser là , je vous crois fort tentée ,
 Après l'air insolent dont il vous a traitée ,
 Et certaines façons qui vont jusqu'au mépris.

L A M A R Q U I S E.

Quoi , le Marquis pourroit . . .

M A R T O N.

Madame , je vous dis ,

Que c'est le plus grand fat qu'on ait vû de la vie ;
 C'est toujours en parlant une minauderie ;
 Un corps tout disloqué , prêt à se renverser ;
 Et le pied sur la pointe , en vrai Maître à danser.
 Une tête penchée , une jambe étendue ;
 Enfin pour s'amuser & réjouir la vuë ,
 Sans le grand intérêt que ma maîtresse y prend ,
 Je dirois qu'il n'est point de finge aussi plaisant.

L A M A R Q U I S E.

Ce n'est point là son air !

M A R T O N.

Peut-être il étoit yvre ;

On peut l'en soupçonner à sa façon de vivre.

L A M A R Q U I S E.

Tu ne le connois pas : tu t'es trompée ?

M A R T O N.

Oh non :

Car lui-même s'est dit Maître de la maison ,
 Et son habillement me l'a bien fait connoître.
 Mais, de même qu'à moi , ce qui peut vous paroître ,
 C'est , qu'il est magnifique & mis de très-bon goût ;
 Et que pourtant cela ne lui sied point du tout.

L A M A R Q U I S E.

Ah que dis-tu , Marton ! Sa figure interesse.
 Si ses mœurs répondoient à son air de noblesse ,
 Il seroit trop aimable , & je le trouve au mieux.

I

MARTON.

C'est que nous n'avons pas pour lui, les mêmes yeux.
 Mais enfin tels que soient son air & sa personne,
 Je vous conseille fort de n'être plus si bonne :
 De le laisser toujours, agir à sa façon,
 Et de ne plus penser à sa correction.

LA MARQUISE.

Quoique ces procédés me rendent moins active,
 Je veux pourtant encor faire une tentative . . .
 Mais ce secours enfin, comment l'a-t-il reçu ?

MARTON.

Tout comme si cela lui paroissoit bien dû :
 Disant qu'un homme fait de certaine tournure,
 N'étoit point apprentif de pareille aventure.

LA MARQUISE.

Sur ta fidélité je peux me confier ;
 Mais quelle est sa raison de vouloir me nier,
 Qu'il ait reçu chez lui la Baronne d'Orville ?

MARTON.

De ces petits Messieurs, c'est l'ordinaire stîle :
 Ils nieront un bienfait, cela leur convient mieux,
 Que d'en pouvoir souffrir l'avantage sur eux :
 De tout remerciement, ils plaignent la dépense,
 Et ne s'abaissent point à la reconnoissance.

LA MARQUISE.

Quoi le Marquis feroit criminel à ce point !
 Je t'affure, Marton, je ne le comprends point.
 Je veux absolument dévoiler ce mystère.
 Son confident Merlin pourra me satisfaire ;
 Je l'ai fait avertir dès hier tout exprès.
 Je l'attends en ce lieu ; voici l'heure à peu près.
 Laisse nous. Cependant il faut avec adresse,
 Observer, de bien près, les pas de la Comtesse,
 Et tout ce qui se trame avec le Chevalier.
 On ne sçauroit, Marton, de toi se défier,
 Tu n'en es point connuë. Employe tout ton zèle :

Et tu viendras me rendre un compte bien fidele.

S C E N E II.

LA MARQUISE, MERLIN *vêtu
magnifiquement.*

LA MARQUISE *à part.*

NON. Le Marquis n'a point des sentimens si bas :
Et quand il les auroit, (ce que je ne crois pas ,)
Je ne sçaurois ençor malgré son injustice,
M'empêcher de le plaindre , & lui rendre service!

MERLIN *à part.*

La Dame est la première au galand rendez-vous !
Ah fortuné Merlin , que votre sort est doux !
Me trompai-je ? ... Mais non ... C'est la belle Mar-
quise.

Ah ciel ! par tout le corps , il me prend une crise...
Eh quoi , Monsieur Merlin , de la timidité ?
Vous faites le benest. Ah ! plus de fermeté.
D'homme à bonne fortune , allons donc l'assurance.

LA MARQUISE.

* *à part.*

* Voici quelqu'un , c'est ... non ... quel homme ici
s'avance !

* *haut.*

* Eh , C'est Merlin ! D'abord je t'avois méconnu
Comment donc ! Te voilà superbement vêtu !

MERLIN.

Désirer de me voir , c'est pour moi tant de gloire ...
Mon bonheur est si grand que j'ai peine à le
croire.

LA MARQUISE.

Laisse les compliments , tu peux t'en dispenser.

I ij

Nous avons maintenant autre chose à penser.

MERLIN.

Je te crois bien, Madame, & n'en fais plus de doute ;
Depuis que vos bontés me font trop voir. . . .

LA MARQUISE.

Ecoute.

Il est vrai, mon enfant, tu peux les remarquer,
Sans qu'il soit là dessus besoin de m'expliquer.

MERLIN *d'un air affectueux.*

Madame. . . .

LA MARQUISE.

Je te crois un garçon estimable :
Et je t'ai toujours vû d'un œil très-favorable.

MERLIN.

Ah Madame ! . . .

LA MARQUISE.

Sur tous les valets du Marquis,
Tu fus digne toujours de remporter le prix.

MERLIN.

Madame. . . .

LA MARQUISE.

Près de lui, tu te fais une étude,
De remplir tes devoirs avec exactitude :
Vertu rare dans ceux de ta condition,
Et qui mérite bien cette distinction !

MERLIN.

Ah Madame !

LA MARQUISE.

Mais quand de cette préférence ;
Mes regards n'auroient pu te donner l'assurance ;
Ma démarche aujourd'hui te prouve ma bonté,
Et jusqu'où va pour toi ma bonne volonté.

MERLIN *se jette avec transport aux pieds de la*
Marquise.

Ah ciel ! que je prévois d'agréables journées !
Quoi, jusqu'ici Merlin, jouet des destinées,

Rebut de la Nature, aujourd'hui triomphant ;
A pu vous inspirer

LA MARQUISE *le relevant en riant.*

Leve-toi, mon enfant ;

Ne parles pas si haut, on pourroit s'y méprendre ;
Et prens tranquillement la peine de m'entendre.

MERLIN *à part.*

Eh c'est, je le vois bien, moi qui me suis mépris.

LA MARQUISE.

Tu ne l'ignore pas, j'estime le Marquis :
Et ses égaremens ne peuvent me distraire
Du bien que, malgré lui, je m'obstine à lui faire.

MERLIN *à part.*

Me voilà donc réduit à rester confident.
Sur le passé, gardons un silence prudent.

LA MARQUISE.

Après l'attachement que tu m'as fait connoître,
Avec moi de concert, il faut servir ton maître :
Ton intérêt t'y porte, autant que ton devoir ;
Mais, sur de certains faits que je voudrois sçavoir,
Songe qu'en m'instruisant tu dois être sincere.

MERLIN.

Dites-moi de parler, dites-moi de me taire :
J'obéis.

LA MARQUISE.

Et surtout sans mentir d'un seul mot ?

MERLIN.

Selon moi, le mensonge est le vice d'un sot.

LA MARQUISE.

Comment le Chevalier est-il avec ton maître ?

MERLIN.

Au mieux. Leur amitié sembloit hier renâître :
Ils souperent ensemble avec de leurs amis,
Et burent largement du vin le plus exquis.
Le Chevalier & lui se portioient des rasades :
On ne voyoit, entre eux, qu'excuses, qu'embrassades ;

70 LES PETITS MAISTRES

Leurs façons dénotoient un raccommodement ;
Comme s'ils avoient eu du refroidissement.
Mais le mouffoux Champagne éteignant leurs divorces,
J'ai vû leur amitié renouveler ses forces,
Et chaque coup si bien en rallumer l'ardeur,
Qu'au dernier ils ont dû s'aimer avec fureur...
En voyant ces effets, Madame, j'imagine,
Que l'amitié naquit de la liqueur divine.
Quand nous avons bien bû... remarquez, s'il vous
plaît....

LA MARQUISE.

A tes reflexions, je prens peu d'interêt...
Et que sont devenus nos deux amis ?

MERLIN.

Mon maître,
A toujours tenu bon ; mais j'ai vû disparaître
Le joyeux Chevalier, vers minuit à peuprès.

LA MARQUISE.

Ils ont recommencé bien-tôt sur nouveaux frais ?

MERLIN.

Je ne sçais. A l'Hôtel revenu pour affaire,
J'ai laissé nos Messieurs avec la bonne chere ;
Mais j'assurerois bien, sans être plus instruit,
Qu'avec le Lanfquenet ils ont chassé la nuit.

LA MARQUISE.

Est-ce là les plaisirs d'un homme raisonnable ?
Et tu trouves, Merlin, cette vie agréable ?

MERLIN.

Mais à quoi des Seigneurs peuvent-ils s'occuper ?

LA MARQUISE.

A punir des Valets qui veulent les tromper.

MERLIN.

Madame, assurément. ce conseil est fort sage.
Aussi tiens-je au Marquis tous les jours ce langage :
Mais un Marquis n'est pas facile à réformer.

LA MARQUISE.

Cependant il t'estime, & tu parois l'aimer.

MERLIN.

Il regne un bon accord entre nous, ce me semble :
Et je ne m'en plains point, nous vivons bien ensemble.

LA MARQUISE.

Je te crois fort zélé. tu lui tais cependant,
Tous les torts que lui fait un fripon d'Intendant ?

MERLIN.

Vous avez donc appris quelque trait sur son compte ?

LA MARQUISE.

Un tour abominable !

MERLIN.

Oui, pour lui j'en ai honte.
Faire auprès du Marquis des rolles d'usuriers,
Et tirer l'interêt de ses propres deniers ! . . .

LA MARQUISE.

Et d'où sçais-tu cela ?

MERLIN.

J'en suis témoin, Madame.

Il m'en est demeuré certain frisson dans l'ame . . .

LA MARQUISE.

Et de pareils forfaits demeurent impunis !
J'ignorois celui-là . . . qu'en pense le Marquis ?

MERLIN.

Mais . . .

LA MARQUISE.

Tu n'en as rien dit ?

MERLIN.

Non.

LA MARQUISE.

Par reconnoissance ?

MERLIN.

Je me trouve en ce cas, par pure complaisance.
Depuis près de deux jours, j'ai cela sur le cœur,
Et c'est un lourd fardeau pour un homme d'honneur.

LA MARQUISE.

Pour t'en débarasser, j'en instruirai ton maître.

MERLIN *avec vivacité.*L'Intendant le sçauroit : je crains un tour de traître,
Madame, là dessus, gardez-moi le secret.

LA MARQUISE.

Je connois le Marquis, il est homme discret :
Hier il m'en fit voir une preuve assez bonne,
En niant hardiment qu'il connût la Baronne :
Et je sçais le contraire, à n'en pouvoir douter.

MERLIN.

Il avoit ses raisons, pour ne s'en point vanter :
Il vouloit ménager cette aventure heureuse,
Et craignoit d'exposer sa belle ténébreuse,
A de mauvais propos qui pouvoient l'offenser : . . .
Mais que cela fournit matiere à bien penser !
Que ce trait est divin ! Qu'il part d'une belle ame !

LA MARQUISE.

Tu connois la Baronne ?

MERLIN.

Eh vraiment oui, Madame ;
Et vous-même, je crois, la connoissez aussi ;
Vous la voyez souvent : elle est fort près d'ici . . .
On entend rire.

Je reconnois nos gens à leurs éclats de rire.

LA MARQUISE.

Sors vite. Mais surtout songe à ne leur rien dire.

MERLIN.

Madame peut compter sur ma discrétion.
à part en s'en allant.

Ah ! La bonne fortune !

LA MARQUISE *à part.*Oh ! Le joli garçon !
Il paroît qu'on me croit la Baronne d'Orville ;
Ce soupçon, au Marquis peut devenir utile.

SCENE III.

S C E N E III.

LA MARQUISE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *au Marquis, sans appercevoir
la Marquise.*

M On cher, on ne sçauroit s'ennuyer avec toi.
Comment donc en gayté, tu l'emportes sur moi!
Ta faillie est parbleu, vive & des plus jolies;
Je ne te croyois pas tant d'aimables folies.

LE MARQUIS.

Celui qui les inspire, & de qui je les tien,
Peut les revendiquer comme son propre bien;
Je te rends tout l'honneur que tu prétends m'en faire.

LE CHEVALIER *apercevant la Marquise.*
Quoi la Marquise ici!

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Je conçois le mystere:
Et ne m'étonne plus de ton empressement,
Pour vouloir me conduire à mon appartement.
LE CHEVALIER *embarrassé de voir la Marquise, & rési-*
stant au Marquis qui veut le conduire à la Marquise.

Non.

LE MARQUIS.

Vers elle, à mon tour, viens que jet'accompagne.

LE CHEVALIER.

Non: tu sçais que je vais partir pour la campagne.

LA MARQUISE.

Je vois que ma présence ici, vous surprend fort.

LE MARQUIS *d'un air piqué.*

Comme un bien imprévu. Le Chevalier a tort
De n'en avoir rien dit, & de vous faire attendre.

K

74 LES PETITS MAISTRES
Excusés-le Marquise, il n'en est pas moins tendre.
Menagés bien tous deux, ce mutuel amour.

LE CHEVALIER *bas au Marquis.*

Paix.

LE MARQUIS *haut.*

Chevalier tu vois comme je fais ta cour ;

Regardant la Marquise.

Et la Marquise au fond, n'en est pas mécontente ?

LA MARQUISE.

D'un entretien joyeux, c'est la suite plaisante ;
N'ayant point eu l'honneur d'être au commencement,
Accordés moi, Messieurs, quelque ménagement,
Car je ne me sens point je l'avoué, assez forte,
Pour soutenir long-tems des propos de la forte.

LE MARQUIS.

Non : je ne raille point. L'amour mystérieux,

N'avoit eu jusqu'ici pour témoins que vos yeux.

Mais....

LE CHEVALIER. *voulant l'empêcher de parler.*

Marquis....

LE MARQUIS.

Chevalier, ce sont tes propres termes.

LE CHEVALIER.

Oùï, mais c'est un secret qu'il faut que tu renfermes.

LE MARQUIS.

Tu ne m'as point prescrit de secret la dessus.

Quand je crois t'obliger, tu demeures confus ?

LE CHEVALIER.

C'est l'effet de l'amour ; la crainte de déplaire,
Ne peut souffrir d'en voir dévoiler le mystere.

LA MARQUISE.

Eh quel est cet amour, ce mystere entre nous ?

LE CHEVALIER *embarrassé.*

Madame....

LA MARQUISE.

Chevalier, allons expliqués vous ?

LE CHEVALIER *à la Marquise à demi bas.*
Je l'avois fait accroire au Marquis : je vcus prie.
De vouloir vous prêter à la plaisanterie.

LA MARQUISE *haut.*

La proposition m'enchanté infiniment ;
Mais je me sens peu propre à cet amusement ?
Vis-à-vis du Marquis , encor moins que d'un autre ;

LE CHEVALIER *d'un ton badin.*

Il est de vos amis.

LA MARQUISE.

Il est aussi le vôtre ,

Et mérite par-là d'être plus ménagé.

LE MARQUIS.

Il semble qu'on voudroit te donner ton congé !
Quoi donc ! le Chevalier , madame , a du mérite :
En sa faveur , souffrés que je vous sollicite.

LA MARQUISE *d'un ton railleur*

Le Chevalier , Marquis , est digne de vos soins ;
Pour un si bon ami , pouvés vous faire moins ?
En est-il encore un d'un pareil caractère :
Si généreux , si franc , si zélé , si sincere

LE CHEVALIER.

Madame

LA MARQUISE.

Et qui le prouve en tant d'occasions.

Rapellés vous , Marquis , ce que nous en disions ;
Je ne m'en dépars point : je m'offre à le redire ,
Et même en sa présence.

LE CHEVALIER.

Oh non , je me retire . . .

LA MARQUISE.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Ma modestie auroit trop à souffrir

Et je vais en campagne On m'attend pour partir.

Au Marquis en l'embrassant.

Adieu, madame. Adieu, foyons amis fideles;
Et donne moi, mon cher, souvent de tes nouvelles.

S C E N E IV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH; Marquise, sur lui vous tirés rudement!
Il s'en est aperçu.

LA MARQUISE *riant.*

J'ai tort assurément:

Je devois épargner sa grande modestie.

LE MARQUIS.

De vos discours piquans, la vive repartie,
S'accorde peu, Marquise, avec l'amour discret
Dont sa tendre amitié dévoile le secret.

LA MARQUISE.

Ce nouveau trait confirme encor son imposture;
Vous ne le voyés point, Marquis?

LE MARQUIS.

Non je vous jure,

Quand la Comtesse & lui viennent de me prouver,
Qu'il ne s'est rien passé qu'on ne puisse approuver;
Et m'ont persuadé par raison bien sensible,
Que tout ce qu'on a fait, loin de m'être nuisible,
Ne tendoit qu'à parer par des secours prudens,
Les coups que me portoient mes indignes parens;
Mais je n'aurai pas moins de graces à vous rendre;
De ce que vos bontés vous ont fait entreprendre.

LA MARQUISE.

De sorte qu'à present, charmé de leurs propos,
Votre esprit va jouir d'un tranquille repos?

LE MARQUIS.

Je l'espere.

LA MARQUISE.

Ah, Marquis, rendés vous donc justice !
Pour un homme de Cour, vous êtes bien novice !

LE MARQUIS

Mais je ne suis point dupe : & si du Chevalier,
Avec juste raison, je puis me défier,
Tout mon ami qu'il est, Marquise, je vous jure,
Que vous verrez bientôt notre entiere rupture.

LA MARQUISE.

Non, jamais avec vous, Marquis, il n'aura tort.
Vous êtes pris pour lui d'un préjugé si fort,
Qu'a vos yeux excitant toute votre famille,
Et lui même avoiant . . . mais je vois une fille,
Qui vient pour nous donner quelque éclaircissement.

S C E N E V.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, MARTON.

MARTON.

M Adame

LA MARQUISE.

Eh bien Marton : parles nous librement !
Monsieur n'est point de trop : que vas tu nous apprendre ?

MARTON.

Une grande nouvelle, & qui va vous surprendre.
La Comtesse

LA MARQUISE.

Comment ?

MARTON.

Vient de se marier.

LE MARQUIS.

Bon!

MARTON.

Oui, cette nuit même avec le Chevalier :
 La nouvelle, Monsieur, hautement se débite ;
 J'en ai pour preuve encor leur retraite subite.
 Pour fuir des complimens aussi fots qu'enuyeux,
 J'ai vû monter en chaise & disparaître aux yeux,
 Monsieur le Chevalier, & sa tendre compagne.

LE MARQUIS.

Je sçais bien qu'il devoit partir pour la campagne. ...
 C'est ce qui donne lieu de répandre ce bruit.

LA MARQUISE *au Marquis.*

Il n'a point avec vous passé toute la nuit :
 Vous ne sçauriés, Marquis, soutenir le contraire.

LE MARQUIS.

Il est bien vrai qu'il s'est absenté pour affaire,
 Et qu'il a disparu trois heures environ.

LA MARQUISE.

Ce fait confirme assés le récit de Marton.

LE MARQUIS.

Mais il ne m'a rien dit.

LA MARQUISE *riant.*

Il manque de prudence ;
 Il devoit vous en faire au moins, la confidence.

LE MARQUIS

Oùi, Marquise, avec vous je consens d'avoir tort ;
 Mais je ne croirai point ce bifare rapport.

LA MARQUISE.

Ensemble voulés vous venir chez la Comtesse ?

LE MARQUIS.

J'y soufcris volontiers : l'affaire m'intresse.

LA MARQUISE.

La démarche pourroit avoir un bon effet ;
 Et dans la conjoncture, éclaircir plus d'un fait.
 Venés Marquis.

MARTON.

A part : à la Marquise.

Marquis ! un mot sans vous déplaire :

Madame, vous venés d'éclaircir le mystere.

Cen'est point à Monsieur, que j'ai parlé . . .

LA MARQUISE.

J'entens :

Nous sommes occupés de soins plus importants.

Remettons cette affaire ; & reste pour m'attendre.

SCENE VI.

MARTON *seule.***V**Oilà bien le Marquis ! tout me le fait entendre ;

Cet homme là n'est point le fat, assurément,

Que j'entretins hier sous le déguisement . . .

Ah ! je vois que j'ai fait une lourde méprise !

Je ne m'étonne plus si tantôt la Marquise

Sembloit me soupçonner d'un assez lâche trait ;

Et ne connoissoit point le Marquis au portrait . . .

Mais la bource . . . c'est-là le grand point de l'affaire . . .

Où pourois-je trouver cet indigne faulsaire,

Ce voleur . . .

SCENE VII.

MARTON, MERLIN.

MERLIN *à part en habit ordinaire.***U**Ne belle encore qui m'attend !

On est heureux d'avoir un mérite aussi grand ;

Mais il occupe trop.

MARTON *à part* appercevant Merlin.

Quelle est cette figure !

MERLIN *à part.*

Ceci ne me parôit qu'une simple aventure ;
 Conquête d'anti-chambre . . . il faut bien varier
Il lui tend la main sans la regarder.
 Bon jour , ma belle enfant.

MARTON.

Monsieur est familier !

MERLIN.

Je vois ce qui vous mene : oïi , le cœur vous excite . . .

MARTON.

Ma maîtresse est allée ici près en visite :
 Et je l'attens.

MERLIN.

Fort bien. Votre maîtresse . . . & c'est . . .

MARTON.

La Marquise : Monsieur , y prend-il intérêt ?

MERLIN.

Un intérêt très vif. Cette adorable Dame
 A toutes les vertus & du corps & de l'âme :
 Je l'honore beaucoup , & j'ai le goût exquis.

MARTON *à part.*

Mais voilà tous les airs de nôtre faux Marquis !

MERLIN *sans la regarder.*

Parlons de vous , ma chere : êtes vous bien jolie ?

MARTON.

Vôtre façon , Monsieur , est-elle bien polie ?

MERLIN.

Passablement , je crois.

MARTON.

Cela ne parôit pas.

On ne regarde point les gens de haut en bas ,
 Ou bien du coin de l'œil , en faisant la grimace . . .
A part.

C'est bien un autre habit ; mais c'est la même face.

MERLIN.

MERLIN.

Je comprends : vous voulés m'observer de plus près,
Et pouvoir à l'oisir détailler tous mes traits.
Gouttés, savourés donc le plaisir de ma vûë...
à part.

Mais cette fille-là, ne m'est pas inconnuë !

MARTON.

A peine ai-je un instant le charme d'en jouïr ?...
à part.

C'est lui !

MERLIN.

C'est que je crains....

MARTON.

Quoi ?

MERLIN.

De vous éblouïr.

MARTON *à part.*

Il faut m'en assurer, cependant d'avantage.

MERLIN *à part.*

Ah ! par ma foi, j'ai vû quelque part ce visage !

MARTON.

Aparament, Monsieur, vous êtes du logis ?

MERLIN.

Si j'en suis ! je le crois.

MARTON.

Vous êtes au Marquis ?

MERLIN.

Qu'appellés vous à lui ? quelle idée est la vôtre ?

Nous nous appartenons tous les deux, l'un à l'autre ;

Nous partageons ensemble, ainsi que frere & soeur :

Je prens certains profits, & lui laisse l'honneur.

Quelques fois il querelle, & quelques fois je gronde :

Et c'est de la façon la plus franche du monde.

MARTON.

Nôtre fort est le même, à ce que je conçois ;

Cela se passe ainsi, de la Marquise à moi.

Mais Monsieur n'a t'il point quelque autre privilège ?

MERLIN.

D'être un homme d'honneur.

MARTON.

à part haut.

J'en doute : me trompé-je ?

Ne vous ai-je point vû sous de riches habits ?

MERLIN.

Cela se peut ; l'on a garde-robe de prix.

Comment me trouviés vous ?

MARTON.

Tout-à-fait l'air d'un Prince.

MERLIN.

Je le crois. Ma figure est à présent plus mince.

Je ne me mets en beau que les jours de congé ;

Et je suis à cette heure en petit négligé.

Cela ne me sied point, n'est-ce pas ? la parure

Releve, orne, embellit la plus belle figure.

Si vous voulés, je vais sur le champ, m'habiller ?

MARTON.

Ne prenés pas ce soin.

MERLIN.

Vous n'avez qu'à parler.

MARTON.

Non : non.

MERLIN.

En un moment, l'affaire sera faite ;

Et je vous donnerai séance à ma toilette.

MARTON.

J'aurois assurément plaisir à vous y voir ;

Mais j'ai pour le présent, quelque chose à sçavoir.

Ne connoissés vous point la Baronne d'Orville ?

MERLIN.

Ah.... d'Orville ? attendés

MARTON.

Il n'est pas difficile,

Qu'un homme comme vous aussi bien répandu....

M E R L I N.

Ce nom là ne m'est pas tout à fait inconnu ;
Mais je vous avouerai que je vois tant de belles ,
Que je n'en puis tenir des Mémoires fideles.

M A R T O N.

Elle parle de vous , & vous estime fort.

M E R L I N.

Oüi, oüi : je la remets. Beaux yeux, assez beau port....

M A R T O N.

Elle vous trouve l'air d'un homme de naissance.

M E R L I N.

M'y voilà : cette Dame est de ma connoissance :
Elle est prise pour moi de quelque affection ;
Elle m'a fait plaisir , & de noble façon.

M A R T O N.

En vous offrant sa bource ?

M E R L I N.

Oüi :

M A R T O N.

Fripon que vous êtes !

Fourbe infigne....

M E R L I N.

Fy donc, point de ces épithetes !

M A R T O N.

Eh vite mon argent : s'il ne m'est point rendu ,
Il est de mon honneur que vous foyés pendu.

M E R L I N.

Mais c'est à quoi le mien , très fortement s'oppose.
Voyés donc un peu l'air dont elle prend la chose !

M A R T O N.

De l'air qui te convient. Ne m'as tu pas volé ?

M E R L I N.

Non.

M A R T O N.

Hier en ce lieu , ne t'ai-je pas parlé ?

L ij

MERLIN *a part.*
C'est elle !

MARTON.
En beau Marquis déguisé, double traître
Ne t'es tu pas ici, fait passer pour ton maître ?
Petit valet !

MERLIN.
Fort bien : en voici d'une bonne !
* *Sur le même ton,*
* Et toi, ne t'es tu point déguisée en Baronne ?
Petite Chambrière !

MARTON.
Ah ! tu payeras ce trait,
Ce misérable là n'en a point allés fait :
Il ose encore au vol, joindre l'impertinence !

MERLIN.
Je n'ai point vôtre argent : j'en jure en conscience.

MARTON.
Oh ! tu seras puni ; cela n'est point douteux.

SCENE VIII^e & dernière.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, MARTON,
MERLIN.

LA MARQUISE.

EH ! quel tapage ici faites vous donc tous deux ?

MERLIN *a part.*
Tout va se découvrir ! je suis pris sans ressource !

MARTON *montrant Merlin.*
C'est à cet homme-là, que j'ai remis la bourse ;
Il s'est osé donner pour Monsieur le Marquis,
Prenant impudemment son nom & ses habits.

LE MARQUIS.

Comment, maraut !

MERLIN *d'un air confus.*

Monsieur....

LE MARQUIS *en colere.*

C'est ainsi qu'on me joue !

MERLIN *se jettant à genoux.*

Je suis un imposteur, Monsieur, je vous l'avoüe :

* *montrant Marton.*

Ainsi que la Baronne. *

MARTON.

Oüi j'en ai pris le nom ;

Mais entre vous & moi, point de comparaison.

Notre déguisement avoit un but contraire ;

Le mien de faire bien, le votre de mal faire.

LE MARQUIS.

Je ne vous comprends pas,

MERLIN *montrant Marton.*

Elle m'a pris pour vous :

J'ai vü de cette erreur l'avantage si doux....

MARTON.

J'agissois pour un autre, & dont l'unique vüe

Est en vous obligeant, de rester inconnü.

LE MARQUIS *à Merlin.*

Tu t'es dis la Baronne ?

MERLIN.

Oüi : ce que j'en ai dit ;

Etoit pour vous distraire, un petit jeu d'esprit.

Considérez, Monsieur, que je suis honnête homme ;

Que je vous ai remis exactement la somme.

LE MARQUIS.

Mais je t'en ai donné mon billet au porteur ;

Et tu l'as pris : ce trait est d'un homme d'honneur ?

MERLIN.

Vous sçavés que des grands, suivant les bons usages ;

Chez vous de pere en fils, il m'est dû bien des gages ;

LE MARQUIS.

Ote toi de mes yeux. (*Merlin & Marton s'éloignent.*)

LA MARQUISE.

Maintenant ai-je tort,

Lorsque pour vous tromper, je dis qu'on est d'accord ?

Voilà de vos Valets pourtant le plus fidele !

Et je ne le mets point encore en paralelle

Avec votre Intendant dont je viens en chemin,

De vous conter le tour que j'ai sçû de Merlin.

LE MARQUIS.

Le malheureux !

LA MARQUISE.

J'en sçais de bien plus misérables.

Gens comme lui sont nés avec des cœurs coupables

Que l'éducation eut pû rectifier ;

Mais voir votre Comtesse & votre Chevalier

Vaincre ses préjugés ; employer sans mesure,

Tout leur art à corrompre encore la nature !

Car je présume, après ce que vous avés vû,

Que vous êtes contr'eux pleinement convaincu.

LE MARQUIS.

Je vois que ce départ, ce secret mariage

Ne peuvent s'expliquer qu'a leur defavantage.

J'ai peine à pardonner sur tout au Chevalier ;

Mais s'il vient par la fuite à se justifier ?

LA MARQUISE.

Ce que vous en sçavés, ne peut vous satisfaire ?

Il vous en faut encore une preuve plus claire ?

Vous me la demandés, Marquis ; & je me rens.

Vous connoissés Oronte ?

LE MARQUIS.

Il est de mes parens :

Trop grand, trop généreux pour le siècle où nous
sommes.

Sa rigide vertu l'a séquestré des hommes.

LA MARQUISE.

Lisés ce qu'il m'écrit. (*Elle lui donne la Lettre qu'elle a lûe au premier Acte.*)

Au part, pendant que le Marquis lit.

Puisse-t'il plus heureux,
Sur ses égaremens, lui déciller les yeux!
Dans mon projet, pourvû qu'enfin je réussisse,
J'excuse volontiers toute son injustice.

Au Marquis.

Qu'en pensés vous, Marquis?

LE MARQUIS *après avoir lû tout bas en lui rendans
la Lettre.*

Je vois dans ce billet

Et leurs méchancetés, & mon malheur complet.
Que devenir!

LA MARQUISE.

Ce trait vous ayant rendu sage,
Vous allés de vos jours faire un meilleur usage;
Et quittant pour jamais des plaisirs dangereux....

LE MARQUIS *d'un air vif.*

Moi, quitter les plaisirs, quand je suis fait pour eux!
Moi, que je me conforme à l'exemple d'Oronte!
Madame, en verité, ce seroit une honte.
Peut-être, à l'avenir, pourrai-je en profiter;
Maintenant je l'admire, & ne puis l'imiter.

LA MARQUISE.

Vous ne changerez point votre genre de vie?

LE MARQUIS

Est-il en mon pouvoir, quand j'en aurois envie!
Je n'en pourrois former jamais qu'un vain desir.
J'ai le cœur trop sensible à l'attrait du plaisir:
Je vous en fais l'aveu, madame, avec franchise.

LA MARQUISE.

Je ne puis l'écouter sans beaucoup de surprise.
Si vous ne prenés point des leçons du malheur,
L'honneur, le sentiment....

LE MARQUIS.

Qu'apellés vous l'honneur ?
 Marquise , permettez : vous n'êtes pas instruite.
 Que je veuille , aujourd'hui réformer ma conduite ,
 Chacun va me traiter en esprit égaré :
 Le mot s'applique là , je suis deshonoré.

LA MARQUISE.

Cet honneur où tout homme , à l'envi doit prétendre ,
 D'un tas de libertins , vous le faites dépendre ?
 L'honnête homme devra sa réputation ,
 A des gens dont le vice , a fait tout le renom ?
 Mais je ne vous crois point ; vous masqués vos pensées ;
 Et vos reflexions , Marquis , sont plus sensées.

LE MARQUIS.

Non : c'est le cœur qui parle ; il a peut-être tort ,
 Mais il ne peut changer , sans le dernier effort.

LA MARQUISE.

Que pensés vous enfin , de ce qui vous arrive ?
 N'en ressentés vous point , une impression vive ?
 Je vous ai vû frapé dès les premiers momens.

LE MARQUIS.

Mais en réfléchissant sur ces événemens ,
 Rien de plus ordinaire. Un Intendant me vole ?
 Qu'ai-je à dire à cela ? cet homme fait son rolle ;
 Peut-être , s'il avoit beaucoup de probité ,
 N'y trouverois-je pas la même utilité ?
 Merlin a de l'intrigue & de la fourberie ?
 Mais ce n'est qu'un Valet : trouvés m'en je vous prie ,
 Qui serve avec plus d'ordre & plus d'affection ,
 Un homme de plaisir , & de condition.
 La Comtesse me trompe ? . . . eh quoi ! c'est ma parenté ;
 Ce titre est suffisant , pour que mon bien la tente.
 Mon ami me trahit par le plus lâche tour ?
 Mais il fait son employ , c'est un ami de Cour.
 Et les vices d'autrui , n'étant donc point les notres ,
 On ne se punit point pour les crimes des autres.

LA MARQUISE

LA MARQUISE.

Je n'ai rien là-dessus, Marquis, à répliquer.
 Je ne dis plus qu'un mot, daignés le remarquer.
 J'avois cru, sous le nom de Baronne d'Orville,
 Joindre à quelques secours, une leçon utile . . .

LE MARQUIS.

Quoi, Madame, c'est vous . . .

LA MARQUISE.

Ne m'interrompés point.

J'étois de votre état touchée au dernier point,
 Je voyois contre vous, comme une ligue ouverte
 De gens qui concouroient à tramer votre perte.
 Je n'ai pû refuser mon âme à la pitié;
 J'ose plus dire encor, peut-être à l'amitié;
 Mais par quelque motif que je fusse excitée,
 Vous avés vû l'ardeur dont je me suis portée
 A calmer vos ennuis, à parer tous les coups . . .
 Peut-être aurois-je fait encore plus pour vous . . .
 Soins, discours, actions, rien ne peut vous convaincre;
 Vous êtes l'ennemi que je ne sçaurois vaincre.
 Inutiles efforts! j'en dois désespérer:
 Le fond de votre cœur, vient de se déclarer.
 Jamais la folle erreur n'en peut être bannie.
 Vous l'avourai-je encore? après m'avoir punie;
 De l'orgueil d'avoir crû pouvoir vous corriger:
 J'ai regret aux remords qui doivent me vanger.

*(Elle veut sortir.)*LE MARQUIS *arêtant la Marquise.*

Oùi, vous serés vangée!

LA MARQUISE.

Ah! qu'osés vous promettre!

LE MARQUIS.

Jusqu'au fond de mon cœur votre discours pénétre:
 Il éclaire mes yeux, exprime un sentiment,
 Qui dans mon ame opere, un subit changement;
 Il en bannit l'erreur; & ne laisse en sa place,
 Que l'espoir d'obtenir votre estime & ma grace;

M

50 LES PETITS MAISTRES

Ne la refusés point, je l'implore à genoux.

LA MARQUISE.

Si vous êtes sincere, ah! Marquis qu'il m'est doux,
De remporter sur vous cette pleine victoire!
C'est à quoi je voulois borner toute ma gloire.

LE MARQUIS.

Si ce triomphe un jour, rappelloit mon bonheur?
Si j'aspirois encor, Marquise à votre cœur?

LA MARQUISE.

De votre changement, concevant l'espérance,
Il s'étoit proposé d'être sa récompense.
Le tems doit décider : & si vous persistés,
Vous obtiendrés le prix que vous en merités.

LE MARQUIS *avec transport, en baisant
la main de la Marquise.*

Mon bonheur est certain!

MERLIN *au Marquis d'un air tremblant.*

Vous avés l'âme bonne,

Monsieur....

LE MARQUIS.

Pour cette fois, maraut, je te pardonne.
Prens garde à me jouer deormais de ces tours.

MERLIN.

Je consacre à l'honneur, le reste de mes jours.

MARTON.

Songez à tenir parole, imitez bien ton Maître,
Ou sinon, à mes yeux, gardez-toi de paroître :
Et souviens-toi toujours, que Baronne, ou Marton,
Je sçais, comme il le faut, corriger un fripon.

(Elle lui donne un soufflet.)

MERLIN.

Chacun a sa façon de rendre un homme sage,
Celle-ci me paroît un peu rude au visage;
Mais comme elle est frapante, elle peut me changer.
Vive un sexe charmant pour nous bien corriger.

Fin du troisieme & dernier Acte.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier;
une Comédie qui a pour titre, *Les Petits Maîtres*,
& je crois que l'on peut en permettre l'impression.
Ce 22. Juillet 1748.

CREBILLON.



Il y a un ordre de Monsieur le Chancelier
une Comtesse qui a pour elle
le droit de son père en l'année 1700.
Ce fait en 1700.

GRÉVILLE



MM676

S

AB MM676



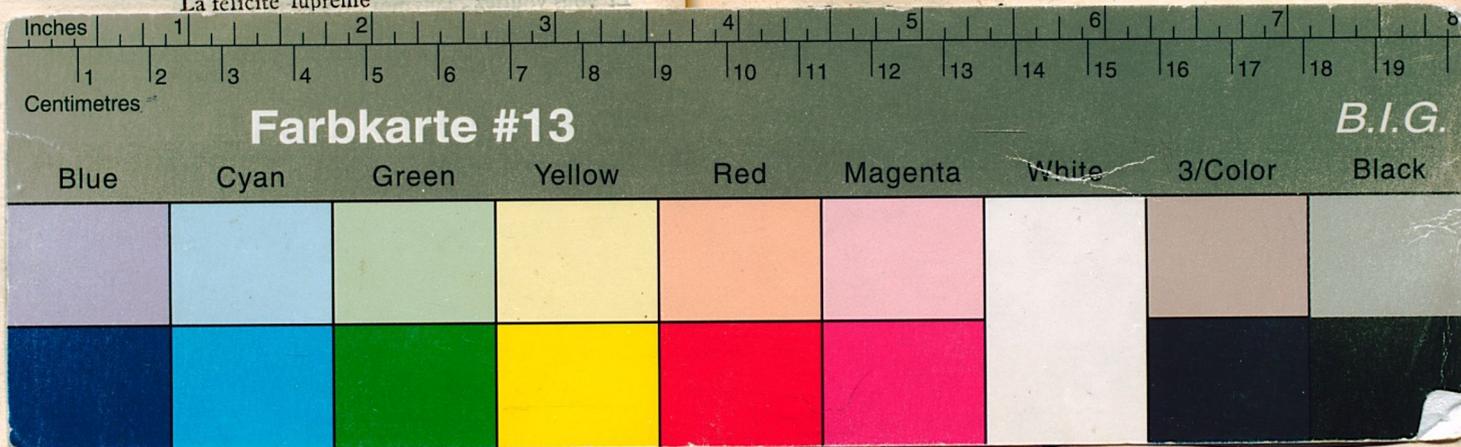


LE MIROIR, COMEDIE.
ALMORADIN.

Que pour partager vos plaisirs
Le marbre même ici s'anime ;
Vivez * que la douceur de vos premiers desirs ;
Par d'agréables jeux s'exprime.

ALMORADIN *chante.*

Lorsque d'un amour extrême,
On ressent le trait vainqueur
La plus parfaite douceur
Est de s'immoler soi-même.
Dans une sincère ardeur
La félicité suprême



Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris. N^o. 3197. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 10 Juillet 1745. A Paris le 16 Octobre 1747. G. CAVELIER pere, Syndic.

De l'Imprimerie de BALLARD Fils, rue S. Jean de Beauvais, à Sainte Cécile,

LES
PETITS MAITRES,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Par M * * *

A PARIS ;

Chez CAILLEAU Libraire, ruë S. Jacques, au-dessus
de la ruë des Mathurins, à S. André.

M. D. CC. XLVIII.

Avec Approbation & Permission.